

ÉTUDE

SUR

LA NATION MONTAGNAISE

Notre-Dame de Bonne-Espérance (fort Good-Hope),
1er juillet 1865 (Mackenzie-River district).

On a beaucoup écrit sur les nations de l'Amérique septentrionale, on s'est efforcé de jeter quelque jour sur leur origine, d'expliquer le mode de population de leur vaste pays ; et néanmoins, on n'a pas épuisé la matière. Que dis-je? on n'est pas seulement parvenu à soulever le voile épais que l'ignorance et l'extrême barbarie de la race rouge ont jeté entre elle et le monde civilisé, et dont l'étude ardue de langues inextricables retardera probablement longtemps la chute. Les Indiens des Etats, refoulés par l'Union dans une mince zone de territoire, à l'ouest du continent, voient leur nationalité détruite, leurs débris dispersés, leurs langues se fusionner, et, par une conséquence naturelle, les traditions des vieillards plongées dans l'oubli, au milieu de perturbations et d'alarmes continuelles. Quelques faibles et rares tribus, cantonnées aux abords des grandes villes, en ont déjà adopté la religion, les coutumes et les mœurs ; et par des alliances fréquentes avec les blancs, elles voient le sang indien se perdre comme une goutte de vin dans l'Océan. Ce ne sont plus que des métis. Avec la transformation de leur race, s'opère aussi celle du caractère et de la langue. Bref, dans un

temps donné, on pourra préciser le moment où il n'existera pas un seul Peau-Rouge. Race infortunée ! elle est condamnée à être annihilée par la race japhétique. Le glas funèbre en a sonné dès les guerres de l'indépendance. Trop faible pour faire face au nombre, trop lâche pour résister en face, et cependant amoureuse de sa liberté, elle fuit, fuit sans cesse devant un ennemi incomparablement plus fort, qui la décime par le fer et la famine, et qui lègue aux vaincus, pour prix de sa facile victoire, des maladies honteuses et héréditaires. Du mélange des anciens peuples ennemis se sont formés des peuples nouveaux ; ici point de fusion, il faut que le fort brise le faible. Vraiment de Maistre avait bien raison de dire que plus il méditait sur ce phénomène politique, plus il le trouvait inexplicable, et qu'à ses yeux, il y a là-dessous un profond mystère d'iniquité, la révélation d'un châtiment terrible, infligé par Dieu à un peuple rebelle et peut-être coupable d'un second péché d'origine. Ces considérations qui se présentent naturellement aux esprits les moins réfléchis, d'autres les ont faites avant nous : c'était une opinion généralement partagée par les premiers voyageurs et par les premiers missionnaires, que les Peaux-Rouges sont des restes malheureux de la nation juive. Mais n'anticipons pas sur la question d'origine.

Ce que l'on peut prévoir pour l'avenir, c'est que ces nations, en s'éteignant, entraîneront dans la tombe le flambeau de la science, que l'on promène tardivement chez elles ; c'est qu'elles emporteront avec elles, comme le *Masque de fer*, le secret de leur origine, à moins qu'on ne se hâte de le recueillir de la bouche des derniers survivants. A qui ce soin est-il naturellement dévolu ? Aux Missionnaires. Eux seuls, en mettant à l'étude des dialectes américains cette patience qui leur est commandée par la fin sublime et toute surnaturelle qu'ils se proposent dans leurs travaux, et qui les met à couvert de l'enthousiasme, pourront posséder à fond ces langues polysynthétiques, les comparer entre elles, réunir les origines diverses, et en compulsant ces précieux documents avec ceux de même nature puisés en Asie par leurs frères dans

l'apostolat, enrichir le sanctuaire de la science, sans nuire pour cela à leurs travaux évangéliques.

Il faut bien l'avouer, jusqu'ici les savants et les voyageurs de toute provenance, les Américains surtout, qui ont voulu éclaircir cette question, n'ont fait que l'obscurcir davantage ; les uns, parce qu'ils ont apprécié un fait historique de la même manière qu'ils raisonnent sur un théorème de mathématiques ; les autres, parce qu'ils ont jugé en touristes, c'est-à-dire à vol d'oiseau. Aussi, avec des centaines de conjectures, d'hypothèses, d'opinions vaporeuses et échevelées, ces savants du coin du feu et des chemins de fer n'ont pas fait faire un pas à la question de l'origine des Peaux-Rouges. C'est au point que la Société étymologique de Paris a avoué, très-sagement, il y a quelques années, que, « dans l'état actuel de nos connaissances, la question est insoluble au point de vue scientifique et ne peut être utilement débattue. » Cette phrase « dans l'état actuel de nos *connaissances* » montre justement le nœud de la question. Si nous joignons à ce défaut de documents la manie de généraliser, dont l'adage américain « qui voit une tribu d'Indiens les voit toutes, » n'est que la fidèle expression, et les préjugés stupides que les romanciers ont répandus en faveur des Peaux-Rouges, qu'ils ont transformés en Socrates et en Achilles, il nous faut avouer que la question des races américaines est enveloppée dans des langes épais qui ne paraissent pas devoir être dépouillés de longtemps.

Sans avoir la prétention d'être d'un grand secours dans ce travail, nous tâcherons de faire connaître consciencieusement les tribus qui habitent les régions polaires, à partir du 55° degré latitude nord, dans la direction de l'est à l'ouest, de la baie d'Hudson aux Montagnes Rocheuses. Ces appréciations seront peu flatteuses pour la race rouge, elles détruiront peut-être plus d'une illusion poétique, elles ne se prêteront pas certainement aux imaginations romanesques ; mais nous sommes assurés qu'elles n'éteindront pas le feu sacré du zèle qui s'alimente à des sources célestes. C'est, au contraire, dans la vue de ranimer ce feu au cœur du chrétien et du Mission-

naire que l'obéissance nous pousse à écrire ces lignes froides et décolorées, il est vrai, mais qu'inspire un cœur animé de l'amour des pauvres Indiens. Plus ils apparaîtront disgracieux et peu aimables, plus un cœur vraiment zélé s'enflammera pour eux; sans s'effaroucher de la rudesse de leur écorce, il lira dans leur âme que, comme la nôtre, elle est l'image de notre commun Dieu et Père, et qu'elle a été rachetée au prix de tout le sang de l'Homme-Dieu. Si la vérité ne nous faisait un devoir d'être consciencieux, la charité seule nous contraindrait à narrer les faits tels qu'ils se passent, et à montrer les hommes tels qu'ils sont, parce qu'il importe d'épargner aux jeunes apôtres, mal renseignés, des regrets tardifs, amers et inutiles.

I

La famille montagnaise ou chipperrayane (du mot *crees Chipperrayanarrok*, qui signifie canots élancés) n'est pas moins importante que la tribu algonquine qui, des Etats-Unis, étend ses branches jusqu'au 58°43′ latitude nord. Celle-là se montre au-dessous du 55ᵉ degré et monte jusqu'au 69ᵉ degré, où elle se mêle aux Esquimaux septentrionaux ou grands Esquimaux. En largeur, son territoire n'a de bornes que la baie d'Hudson, d'un côté, et les Montagnes Rocheuses de l'autre; encore les *Loucheux*, qui forment la quatrième des nations montagnaises, franchissent-ils cette barrière pour aller peupler les immenses forêts de l'Amérique russe, où ils donnent la main aux *Tchouktchis* du détroit de Behring, qui appartiennent à la famille esquimaude.

Les Montagnais, qu'il ne faut pas confondre avec leurs homonymes du Canada, qui sont de race algonquine, se divisent naturellement, par leur dialecte, en quatre nations subdivisées en tribus, ayant chacune un idiome particulier, et portant des noms qui désignent la région qu'elles parcourent; mais toutes s'accordent à s'appliquer le titre d'*hommes*, dont la traduction varie légèrement d'une nation à l'autre,

désignant les familles étrangères à la race montagnaise par les épithètes peu flatteuses d'*ennemis* et de *pieds étrangers*. Ainsi, autrefois, étaient traités de barbares tous ceux qui ne parlaient pas la langue d'Homère et de Virgile. L'homme est partout et toujours le même.

En jetant un coup d'œil sur le tableau suivant, on aura une idée de la répartition des différentes tribus montagnaises et de leur position respective. La marche de ce tableau va du sud au nord.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici combien l'homme (*déné*) est dénommé avec justesse par ce peuple. Ce mot est, en effet, formé de deux racines : de la particule *dé*, qui désigne une qualité physique tombant sous les sens, et de *né* (terre). Les Montagnais proprement dits disent : *ni*; le mot *déné* signifie donc : ce qui est terre, ou bien : ce qui est sur la terre. L'une et l'autre de ces significations ne peut convenir plus justement qu'à celui à qui il a été dit : *pulvis es*.

II

Le Montagnais est d'une haute stature; une taille de six pieds anglais n'est pas chose rare parmi eux; la moyenne est de cinq pieds huit pouces à cinq pieds dix pouces. D'une taille bien proportionnée, on ne rencontre chez eux ni bossus, ni boiteux, ni de ces êtres frêles et rachitiques, si communs au sein de notre civilisation raffinée. Toutefois les enfants ne se développent guère avant l'âge de quinze à seize ans, mais, à partir de cet âge, ils prennent à vue d'œil les proportions d'un homme. Avant l'arrivée des blancs, ils ne connaissaient point, disent-ils, d'autres maladies que celles qu'engendre leur climat glacial, mais salubre; telles que la surdité, les rhumatismes, l'ophthalmie. Jusqu'à présent, ni la petite vérole, ni le typhus, terribles fléaux qui ont dépeuplé le Canada et les Etats de leur population indigène, ne les ont encore visités, et il n'est pas probable qu'ils fassent jamais irruption dans

FAMILLE MONTAGNAISE OU CHIPPEWAYANNE.

55° lat. N. — 69° lat. N.

NATIONS.	TRIBUS.	LOCALITÉS.	DÉSIGN. VULGAIRES.
1° Montagnais proprem. dits : *Fénè.*	1° Ethèn-eldéli (mangeurs de caribou) :	Lac Caribou (Renne).	Chippewayans ou Montagnais.
	2° Thé-ké-ottiné (habitants des rochers) :	Churchill.	
	3° Sthl'' an-ottiné (hab. en deh des barrières)	Lacs Doobaunt.	
	4° Plusieurs demi tribus parlant le même idiome :	Du lac Ile à la Crosse au lac des Esclaves.	
	5° T^{c} Altsan-ottiné (hab. de l'autre côté du lac) :	Lac des Esclaves, à l'Est.	Couteaux-Jaunes ou Cuivres.
2° Castors : *Danèh.*	1° Sarcis :	Prairies de l'Ouest.	Sarcis.
	2° Tsa-ottiné (habitants du pays des castors).	Prairies du Vermillon, riv. de la Paix.	Castors.
	3° Thé-ké-(otti) né (habitants des rochers) :	Montagnes Rocheuses.	Ind. de l'Arc-Fort ou mauvais monde.
	4° Ettcha-ottiné (contrairement habitants) :	Montagnes de l'Arc-Fort.	
	5° Na''anné (naɼi''an-ottiné) (hab du couchant) :	Montagnes de l'Arc-Fort (*).	Nathanas.
3° Esclaves. *Déné. Féné.*	1° Des-nédhé yaɼé ottiné (hab. de la gr. Rivière) :	Ouest du lac des Escl., fleuve Mackenzie.	Esclaves et Plat-côté-de-Chien.
	2° Lin-tchanɼé (flancs-de chien) :	Nord du grand lac des Esclaves.	
	3° T^{c}akwel-ottiné (habitants des eaux vives) :	Désert entre le lac d'Ours et le précité.	
	4° ^{c}Klo-ké gottiné (habitants sur l'herbe) :	Fleuve Mackenzie, lac d'Ours.	Peaux-de-lièvre, Indiens du milieu et Ind. des M Roch.
	5° Ka-t^{c}a-gottiné (habit au milieu des lièvres).	Fleuve Mackenzie, fort Good-Hope.	
	6° Yata-gottiné (habitants en l'air)	Montagnes Rocheuses, au nord.	
	7° Ka-tcho gottiné (habitants des grands lièvres) :	Barren-Grounds, lisière des bois.	
	Né-yé-gottiné (habitants au bout des terres) :	Barren-Grounds, territoire esquimau.	
4° Loucheux : *Dindjyé* (Querelleurs de Mackenzie).	1° Nakotcho-ondjiguc-gouttchin (h. de la gr Riv.)	Nord du fleuve Anderson et territ. esq.	Loucheux, Querelleurs ou J Koutchinn.
	2° T^{c}etlé gouttchin (habitants du bout de l'eau) :	Riviere Peel.	
	3° Koatchaa-gouttchin (habitants ....) :	Montagnes Rocheuses, extrême Nord.	
	Van-ta gouttchin (habitants des lacs) :	Verst occid. des M. Roch (Am. russe).	
	4° Han gouttchin (habitants.......) :	Amérique russe, fort Youkon.	
	T^{c}a-nata-gouttchin (habitants.......) :	Am-Russe, en aval de la rivière Yukon	

(*) L'*r* dur est désignée ici par le ɼ grec, dans les mots : naɼi''an, yaɼè, tchanɼè ; le petit ^{c} qui se trouve avant ou après certaines lettres désigne un sorte d'éternument ou de soufflement du palais ; il se rencontre dans les mots ^{c}lin, t^{c}étlé, t^{c}a.

nos steppes glacées. Mais il est un mal que je ne nommerai pas et qui fait d'affreux ravages parmi ces pauvres Indiens, chez les esclaves surtout, triste et funèbre cadeau que leur ont légué les blancs.

On pourrait dépeindre les Montagnais comme il suit : tête allongée, pointue et surélevée ; cheveux noirs, plats, longs, durs et luisants, séparés en deux sur le front et tombant en longues mèches sur les épaules. Les femmes ne prennent même pas la peine de les séparer et les laissent leur voiler la face. Le front des Montagnais est fuyant, conique et déprimé sur les tempes, quoique assez élevé ; leurs yeux, bruns et ardents, sont légèrement bridés et d'une fixité étonnante; leurs paupières sont grosses et lourdes, leurs pommettes saillantes et leur menton singulièrement pointu. Les Loucheux l'ont en galoche. C'est surtout par le nez et la bouche que se distinguent les différentes nations de cette grande famille ; les Montagnais du sud ont le nez aquilin, avec un méplat au milieu ; les Couteaux-Jaunes et les Loucheux ont ce qu'on est convenu d'appeler *un nez de mouton;* seulement, chez ces derniers, l'habitude de porter des anneaux et autres ornements au nez, leur fait pendre la cloison nasale d'une manière peu propre à les embellir Quant aux esclaves, leur nez ne se compose guère que des deux narines. C'est pourtant celle de ces nations où l'on rencontre les physionomies les plus passables, voire même agréables. Tous ces Indiens ont la bouche large, toujours ouverte et à lèvres charnues, gonflées chez les uns, proéminentes chez les autres ; le pied et la main petits et bien faits; les jambes maigres et arquées en dehors. L'usage de la raquette, pendant huit ou neuf mois de l'année, leur donne une démarche lourde et balancée ; d'ailleurs, même dans la marche sans raquettes, ce sont moins les jarrets que les hanches qui sont en jeu chez eux, à l'instar des forts-à-bras de nos halles. Joignez à cela qu'ils projettent fortement la pointe du pied en dedans, et vous aurez une idée de la noblesse de leur allure. La voix des Montagnais, nasillarde et sourde, devient glapissante quand ils chantent; les Loucheux ont la voix grêle et sifflante; les Flancs-de-Chien

tonnent en parlant, et les Peaux-de-Lièvre mettent des accents circonflexes sur chaque mot. Le teint est une chose trop capricieuse pour en faire un signe distinctif de race. Le soleil qui demeure ici très-longtemps sur l'horizon, dans l'été, et la réverbération des neiges en hiver, noircissent promptement la peau : les Canadiens ne ressemblent déjà plus aux Français, ni les Américains aux blonds Anglais ; et même après un voyage de deux à trois mois en *barge*, un missionnaire n'est plus reconnaissable, tant sa peau est devenue jaune et reluisante... Généralement le teint des Montagnais est cuivré, mais avec des nuances bien différentes, même dans la même tribu et dans la même famille. Ceux du nord sont cependant plus foncés que les habitants du sud. Ainsi, les Loucheux et les Peaux-de-Lièvre des *Barren-grounds* sont, entre tous, les plus bronzés, et cependant, par un contraste singulier, on rencontre tout à côté des tribus presque blanches. Aussi, je l'avoue, je crois qu'on ne doit pas s'arrêter à la coloration de la peau pour fixer son jugement touchant l'origine des Indiens.

En somme, je ne leur trouve rien des traits des Malais et des Chinois que j'ai eu l'occasion de voir, quoique cependant l'élévation de leurs pommettes, leur tête pointue et leurs cheveux plats les fassent rentrer dans la race sémétique. L'illustre A. de Humboldt a déjà constaté avec Nort et Morton, par l'examen de leurs crânes, qu'ils n'appartiennent pas à la famille mongole. Pour moi, je ne puis m'empêcher de leur trouver, de profil, une physionomie juive ou kernevote. A d'autres plus éclairés de porter un jugement.

III

D'un tempérament bilieux lymphatique, le Montagnais offre un mélange indéfinissable de finesse et de faiblesse d'esprit, d'orgueil présomptueux et de lâche pusillanimité, de douceur et d'égoïsme, de franchise et de ruse. Le traite-t-on avec con-

sidération, il se rengorge, se regarde comme supérieur à vous et vous méprise; le dédaigne-t-on, il s'abaisse, il rampe, il se croit trop heureux d'avoir attiré sur lui un regard. Je sais bien quels sont les défauts de nos sauvages; hélas! ils nous font bien assez souffrir; mais dire quelles sont leurs qualités, j'avoue que cela m'est impossible; j'en suis encore en quête. Ils sont, ce qu'est l'homme à l'état de nature, privé des bienfaits de l'éducation; ils sont ce que nous étions avant de subir les douces influences de la religion, ce que nous serions évidemment, si nous vivions dans le milieu et les conditions où ils se trouvent. Eu égard à cela, ils méritent toute notre pitié, tout notre dévouement. Comment des hommes, vivant dans les bois, n'ayant sous les yeux que des objets matériels, habitués à une vie grossièrement sensuelle, pourraient-ils avoir des sentiments élevés? Comme l'animal, ils possèdent à un haut degré les instincts de la vie animale : leurs sens sont exquis. Quant aux facultés morales et intellectuelles, elles sont à peu près nulles chez eux, ou, pour parler plus chrétiennement, elles sont endormies et enveloppées dans des langes épais. Les sentiments ou vertus humaines et sociales elles-mêmes sont, chez eux, très-mal coordonnés, et, par un contraste singulier, pèchent à la fois et par excès et par défaut dans les mêmes individus. C'est ainsi que les Montagnais sont en même temps jaloux et égoïstes, vaniteux et malpropres, faibles pour leurs enfants et durs à l'égard des auteurs de leurs jours, entêtés et irrésolus, etc. On ne trouve que rarement chez eux ce juste milieu, cet équilibre moral qui constitue la vertu.

Il y a surtout trois vertus qui leur sont tellement inconnues, qu'on ne peut trouver dans leur langue de mots pour les énoncer, ce sont : l'humilité, la générosité et la reconnaissance. Nos sauvages sont encore trop grossiers pour être humbles. On sait bien que l'orgueil est le partage des sots; mais les Montagnais sont orgueilleux, au point de ne pas s'en douter le moins du monde. Alors même qu'ils vous enveloppent d'un dédain superbe ou qu'ils vous parlent avec insolence, ils s'étonneront et se scandaliseront, si vous témoignez

le plus léger signe de mécontentement. Leur orgueil est tel, qu'ils se croient bien préférables aux blancs, tout en reconnaissant que ceux-ci sont plus ingénieux. Je dois dire pourtant que j'ai entendu quelquefois des vieillards, à qui le poids des années avait enfin apporté quelque sagesse, s'écrier avec une sorte de douleur : « Ah ! que le Puissant vous a donné d'esprit à vous, possesseurs de la terre[1]; pour nous, nous ne sommes que de petits enfants. » Mais cet aveu n'émane pas d'un grand nombre ; la plupart croient même nous honorer par leurs visites et leurs demandes.

La générosité ne peut s'allier avec la dureté de cœur et l'amour du lucre ; c'est pourquoi le Montagnais est essentiellement égoïste et intéressé. Sa devise est : Rien pour rien, et il la met fidèlement en pratique. Un jour, sur le point de partir pour un voyage lointain, j'étais dépourvu de raquettes, moyen indispensable pour l'entreprendre. J'en avisai une paire de rebut et m'apprêtais à les réparer de mon mieux, lorsqu'un de nos chrétiens les aperçut : « Père, me dit-il, je serais fâché de te voir partir avec de si méchantes raquettes ; accepte les miennes, elles sont toutes neuves. Quant à moi, je saurais bien m'industrier. » Je ne revenais pas de mon étonnement. Quel excès de générosité ! Il y avait donc encore du cœur chez les sauvages ! « *Esdiniye, nèzan-nès'lè,* » m'avait dit mon homme. « Je te les donne pour rien; prie pour moi, je m'estimerai bien payé. » J'acceptai donc, comptant bien les lui payer avant peu. Je ne me trompais pas; dans le courant de la journée, le Montagnais vient me demander de la rassade, et je lui en donne pour la valeur de ses raquettes. Le croirait-on ? Le soir même, en prenant congé de moi, il me redemanda ses raquettes, sous un prétexte ou sous un autre, mais il se garda bien de rendre la rassade. On s'imagine quelquefois, en France, que les sauvages doivent s'estimer heureux de pourvoir aux besoins du Missionnaire, et de partager avec lui le

[1] C'est le nom donné aux Français par les Montagnais : Banlay (*Béla-nih-orlay*), (pour lui la terre est faite). Les noms de *Manannlay*, *Banegaunlay*, *Bètikorllay*, *Betikollè*, que leur donnent les différentes ribus des nations montagnaises, signifient tous la même chose.

produit de leurs chasses. On est bien loin de la vérité. Ce n'est qu'à grand'peine que nous pouvons nous procurer notre chétive subsistance, et les Indiens qui nous la fournissent font sonner bien haut leur dévouement, *propter retributionem;* bienheureux quand nous ne la payons pas deux fois ou qu'on ne vient pas nous la reprocher en face.

Avec tant d'égoïsme, tant d'estime d'eux-mêmes, les Montagnais pourraient-ils être reconnaissants? Qu'ils prônent bien haut leurs services, je le conçois encore, mais qu'ils oublient si vite les bienfaits reçus! Oh! voilà un mécompte bien amer pour le cœur du Missionnaire; j'ose assurer que c'est là sa croix la plus douloureuse à porter dans ces pays. Jusqu'ici, il m'a été impossible de faire exprimer aux Montagnais, même à l'aide de périphrases, les mots *reconnaissant* et *reconnaissance.* Le mot *gratitude* chez eux ne va pas au delà du souvenir. Aussi, avant l'arrivée des blancs, ces Indiens n'avaient point de vocable dans leur langue pour remercier; entendant les Français-Canadiens dire *merci,* chaque fois qu'ils recevaient n'importe quoi, ils adoptèrent ce mot qu'ils prononcent *marci!* mais il n'a d'autre signification, pour eux, que celle-ci : je suis content, j'ai du plaisir. Aussi l'emploient-ils tout à fait dans ce sens à l'annonce d'une bonne nouvelle, lors de l'arrivée des bateaux de la Compagnie, et lorsqu'ils revoient leurs prêtres après une longue absence : « Ey! marci! sétcain, marci! » répètent-ils. L'ingratitude de nos sauvages s'étend jusqu'aux auteurs de leurs jours, lorsqu'ils deviennent vieux et infirmes; il n'y a pas longtemps encore qu'une pauvre vieille octogénaire, tombée dans l'enfance, fut abandonnée, en été, sur une petite île du lac des Esclaves, avec un seul morceau de viande sèche pour toute nourriture. Dieu prit soin de la pauvre délaissée et lui sauva la vie d'une manière presque miraculeuse. Que les utopistes viennent nous vanter ensuite les mœurs simples et la vie heureuse de l'homme à l'état de nature! Hâtons-nous de dire, cependant, que je fais abstraction ici des vertus naissantes que l'on voit journellement grandir et se développer chez nos Indiens, sous la puissante influence de la religion. Plus tard, j'aurai l'occasion de

montrer les Montagnais christianisés et régénérés ; on verra si, malgré les déblatérations de la gent protestante socinienne, ils ne sont pas en contraste frappant avec l'homme de la nature.

Il n'est rien qui scandalise plus un Montagnais, que le mensonge et la colère. Prenant à tâche de maîtriser leurs émotions et de ne rien faire paraître au dehors, ils trouvent étonnant que le rouge de la colère ou de l'impatience monte si souvent au front des blancs. Aussi, quand, lassé de leurs instances pour obtenir un objet que son devoir lui refuse d'accorder, l'impatience commence à s'emparer du Missionnaire, ils sont tout étonnés : « Oh ! tu te fâches ! je croyais que tu n'étais pas un homme comme les autres, mais je vois maintenant que tu es tout comme nous » On a beau s'excuser ensuite · « Oh ! tu te fâches, je le vois bien, ton visage est rouge. » On peut donc dire que la patience et la longanimité sont des qualités que possèdent les Montagnais ; quant à la véracité et à la bonne foi, c'est autre chose. Comme le paysan breton, le Montagnais répètera volontiers : faut pas mentir ! mais il est rare qu'il ne mente pas, même en prononçant ces paroles. De même, il se ferait scrupule de voler ouvertement ou de retenir la moindre des choses, il n'en a aucun de frauder ce qu'il vend, de surenchérir, d'abuser de la bonne foi ou de l'ignorance de ceux avec qui il traite ; mais je crois qu'en cela, ils ont eu pour maîtres les blancs eux-mêmes, car il est constant que, dans le principe, ils échangeaient leurs précieuses fourrures pour des bagatelles, et qu'une fois initiés aux gains illicites du commerce des blancs, ils se sont cru permis ce genre de vol.

Au reste, le Montagnais est naturellement religieux, quoique non encore par amour, mais en vue de la récompense, ardent à poursuivre ses projets, résigné dans le malheur et calme dans la souffrance. Les Montagnais proprement dits, habitant isolément, sont à l'abri des désordres auxquels s'abandonnent leurs compatriotes du Nord qui vivent en société. Ils n'ont pas même l'idée de certains crimes, et il n'est pas rare de voir chez eux des chrétiens qui ont conservé intacte leur

robe baptismale, quoique généralement la fidélité conjugale soit un bien lourd fardeau pour des Indiens, chez qui la polygamie était jadis en honneur.

La nation montagnaise jouit généralement, parmi ses voisines, d'une réputation de couardise et de lâcheté bien méritée. En effet, sauf quelques petites tribus, la majorité est douce et paisible ; cependant elle a eu son temps de guerres intestines, et il est peu de tribus qui n'aient trempé leurs mains dans le sang même des blancs, les Loucheux exceptés. Il n'y a pas cinquante ans que les Montagnais du Sud étaient en guerre avec les Castors, les Couteaux-Jaunes, en hostilité ouverte avec les Plats-côtés-de-Chien, les Peaux-de-Lièvre, les Loucheux, et la nation tout entière avec ses voisins du littoral, les Esquimaux. Je n'ai jamais entendu dire que les Montagnais brûlassent leurs prisonniers ou les fissent expirer dans les souffrances. Je crois également que l'anthropophagie n'a jamais existé parmi eux, sauf les cas de famine, chose qui n'est pas rare dans nos affreux déserts.

Quoique le Montagnais paraisse, de prime abord, morose et taciturne, il est d'un caractère assez enjoué. On jugerait mal ces grands enfants si on ne consultait que leur grave physionomie ; le jeu est pour eux une action aussi nécessaire et aussi importante que le manger et le dormir ; et d'ailleurs, ces trois opérations, jointes à la recherche de leur nourriture, ne composent-elles pas toute leur vie? Entre eux, leur loquacité est extrême, mais devant les blancs ils sont réservés et laconiques ; et c'est là une des raisons qui, je le pense, ont fait dépeindre les Peaux-Rouges, en général, comme des hommes sages et réfléchis, tandis qu'il n'y a personne au monde qui réfléchisse moins qu'un sauvage. La conversation de quelques-uns ne manque pas d'un certain sel, mais c'est rare ; ordinairement leurs pourparlers, que l'on a décorés du titre pompeux de *harangues*, sont longs, monotones, se répètent souvent et passent fréquemment du coq à l'âne, avec accompagnement de gestes à l'unisson. La simplicité n'étant pas dans leurs habitudes, ils tâchent de sonder avant tout les dispositions de leur interlocuteur, avant de formuler une de-

mande, puis ils allèguent tous les motifs qui militent en leur faveur. A elle seule, l'exposition de ces motifs est bien la partie la plus curieuse de leurs discours, car, souvent, pour obtenir une vétille, vous entendrez des hommes de cinquante ans vous dire, de l'air le plus piteux, qu'ils sont orphelins, que leur fils est mort l'année dernière, qu'ils ont jeûné tout l'hiver, qu'ils font pitié sur cette terre, que la possession de cette image, de ce je ne sais quoi les rendra heureux pour toujours, qu'il ne manque que cela à leur bonheur et autres raisons de cette force. Il en est qui ne ménagent pas l'injure, si on ne condescend pas à leur désirs ; mais les Esclaves, les plus couards de la nation, amènent aussitôt pavillon. Maintenant, demandez-leur le moindre service, il vous faudra discourir pendant une heure, et les prendre littéralement d'assaut. D'ailleurs, leur langage rude et heurté est peu propre à adoucir leur grossièreté. Ceci me conduit naturellement à parler de la langue montagnaise.

IV

Le caractère général des idiomes américains est la tendance à accumuler une multitude d idées dans un seul mot. C'est ce que Alexandre de Humboldt a appelé *agglutination*, et Lieber *encapsulation*. Duponceau appelle ces langues *polysynthétiques*, et Schoolcraft les nomme *holophrastiques*. Le mot heureux de l'illustre Prussien a prévalu. La similitude des langues par *agglutination* ne porte donc ni sur le vocabulaire, qui peut être tout différent dans chaque langue, ni même sur les formes que revêtent les mots, mais bien sur cette structure synthétique qui est commune à toutes les langues américaines[1]. La langue montagnaise rentre évidemment dans cette catégorie de langues, car le Montagnais n'analyse point ses expressions,

[1] Le latin offre un exemple d'agglutination dans le mot : *cadaver*, de *caro data vermibus*. Nous citons cet exemple, que tout le monde connaît, pour faire comprendre notre pensée.

il les groupe en idées complexes. Il n'a point du tout conscience d'une analyse logique. La synthèse gouverne tellement toutes les formes du langage montagnais qu'elle se reflète même dans son écriture; bien que depuis longtemps ils se servent de livres, où chaque mot de leur langue est séparé du suivant, et chaque membre de phrase circonscrit par la ponctuation, toutes leurs lettres ne présentent qu'une enfilade de caractères placés à la suite les uns des autres, sans solution de continuité. Leur discours revêt cette même forme, et les idées les plus incompatibles y sont liées entre elles sans aucune transition. C'est comme le jeu d'une navette qui ne s'arrête pas pour tisser une étoffe multicolore.

Maintenant si des phrases nous passons aux mots, nous retrouvons ce même caractère d'agglutination. Quelques exemples pris au hasard le prouveront bien mieux que de longs raisonnements. Ainsi, la proposition suivante : *Est*^{e}*è*^{c}*lou nouttinin* (ayez pitié les uns des autres) devait s'exprimer ainsi, si le langage était inflecte : *Est*^{e} *è-è*^{c}*-lè-ou-nouhou-ttinin*. En analysant : *est*^{e}*è*, misérable; *è*^{c}*lè*, particule adverbiale qui exprime le mutuel-simultané ; *ou*, autre particule exprimant l'habitude; *nouhonni*, deuxième personne du pluriel, joint au verbe, ce pronom s'élide et s'exprime par *nouhouttinin ;* il marque alors l'action de la deuxième personne du pluriel qui a pitié. Pareillement *Nihnekordènesyèl* (je m'agenouille), pour *Nih-otsen-kor-dè-nèsyèl* (la terre, jusque le genou, d'en haut, je plie). Ces élisions jettent souvent dans le plus grand embarras, lorsqu'il s'agit de distinguer la racine de ce qui n'est qu'accidentel. La langue montagnaise présente cependant cette particularité, qu'elle est en partie monosyllabique ou inorganique, comme l'est, par exemple, le chinois, et probablement toute langue primitive. Tous les mots-racines ne sont que des monosyllabes. J'en ai déjà réuni sept cent quarante-cinq, dont deux cent trente-trois sont dépouillés de toute particule, et je pense bien qu'on en trouverait un plus grand nombre, si on poussait plus loin l'investigation. De ces monosyllabes dérivent tous les autres mots. Ainsi de *Ya*, ciel, et de *Tsèu*, crasse, on obtient *Yaountsèn*, tempête; de *T*^{e}*a*, vague,

et de *ᵋlèz*, fumée, on obtient *Tᵉallèzé*, vapeur, brouillard, et de *Tᵉou*, eau, et de *bellow*, gelée, on a *Tᵉanullou*, chemin. Les sauvages font en cela allusion à leurs sentiers d'hiver, qui sont la plupart du temps sur les cours d'eau et les lacs congelés. Pourquoi la langue des *Dènè* est-elle moins élidée que celle des autres familles peaux-rouges? C'est là un problème. Il est probable toutefois que ces Indiens ayant un esprit plus obtus que beaucoup d'autres, n'ont pas su faire progresser leur belle langue Il est à remarquer que le dialecte des Esclaves qui habitent le Nord est moins agglutiné que le montagnais proprement dit, c'est-à-dire qu'il s'y rencontre moins d'élisions, bien que la juxtaposition des mots soit coordonnée de la même manière; et que le loucheux l'est encore moins que l'esclave et se rapproche davantage de la forme inorganique. De telle sorte que je suis fortement enclin à croire que la langue mère est au Nord, et non au Sud, bien que généralement nos Pères du Sud regardent le montagnais de l'Ile à la Crosse d'Athabaskaw comme la souche et la clef de toutes les langues de l'extrême Nord.

Un des caractères des langues américaines qui se retrouve dans le montagnais, c'est l'absence du verbe substantif *être* comme auxiliaire, excepté comme élément du futur. Dans les phrases où il est en connexion avec un attribut ou un nom, ils l'omettent, et font de cet attribut ou de ce nom un verbe intransitif qui se conjuge parfaitement comme un verbe actif. Ainsi, par exemple, ils disent : *Nèss''un*, j'ai bon, pour *nèz''un esli*, je suis bon ; *nihonilshez*, j'ai vieux, pour *nihonidhez esli*, je suis vieux. C'est pourquoi les métis, transportant cette forme particulière de langage au français, disent : « J'ai paresseux, j'ai sauvage, » tout comme ils diraient : « J'ai faim, j'ai soif. »

En montagnais, il n'y a point d'adjectifs proprement dits. Toutes les parties du discours, voire même un grand nombre de substantifs, sont convertibles en verbes, et toutes les variétés d'action sont indiquées par l'addition de quelques particules adverbiales qui n'ont pas d'existence propre en dehors du verbe. Ainsi, par exemple, j'arrache, *esnèzz ;* j'arrache d'ici et de là, *sata-esnèzz ; éssay*, je me meus, je marche : *woyé-*

éssay, je m'introduis; *t^céssay*, je pars, etc. La terminaison du verbe exprime aussi soit l'objet, cause de cette action, soit l'instrument avec lequel elle se fait. Le verbe *giser* en est un exemple ; ci-gît un homme vivant : *shéta*, s'il est assis; *shét^ci*, s'il est couché : un homme mort, *shét^can*. Cette même terminaison s'emploie également pour du bois, un ustensile ; ci-gît un rocher, *shèkan;* du linge, *shètchoush;* du sable, des objets menus, *shédzay;* une multitude d'objets, *shélla*. Le verbe frapper à la deuxième personne se rend par les terminaisons suivantes : *nesthash*, *nes^csal*, *nes^cel*, *nes ttons*, *nesthel*, *nes hésh*, qui expriment l'instrument dont on frappe. La simple action de faire, celle d'obéir, et une foule d'autres se traduisent par huit ou dix formes verbales. Cette exubérance du langage montagnais n'est pas une des moindres difficultés qu'on rencontre dans son étude; c'est même la principale difficulté grammaticale, car pour les noms, il n'en existe que peu ou point. La distinction des genres est intrinsèquement contenue dans les mots pour les êtres intelligents et quelques animaux, et n'est caractérisée que par l'addition des mots : *mâle* et *femelle* pour tout les autres être animés. Le pluriel ne se traduit que par des adverbes de quantité, excepté pour les noms des êtres intelligents, où il est exprimé par les finales : *you* et *kwi*. L'élément du duel est *k^cè*, pieds, qui exprime aussi le nombre deux; par une anomalie singulière, la majorité des Montagnais, entre autres, les Esclaves et les Loucheux, se servent aussi de ce même mot comme élément du pluriel pour toutes sortes d'objets.

Un savant américain, de Philadelphie, qui s'intéresse grandement à la question de l'origine des races américaines, s'est avisé, depuis grand nombre d'années, de considérer de quelle manière tous les Peaux-Rouges comptaient les degrés de consanguinité, et il a reconnu avec étonnement que, dans leur façon spéciale de les compter, il y avait unanimité. Il conste, par ses recherches, que chez les Peaux-Rouges des États-Unis :

1° Tous les oncles sont appelés *père*, et toutes les tantes *mère ;*

2° Tous les aïeuls et frères et sœurs d'aïeuls sont appelés

grand-père et *grand'mère*. Point de grand-oncle, ni de grand'-tante, de bisaïeul, de trisaïeul, etc.;

3° Et *vice versa*, point d'arrière-neveux, mais rien que des petits-fils;

4° Il existe un mot différent pour désigner le frère aîné, et un autre mot pour désigner le cadet. Mais il n'y en a point pour exprimer le mot *frère*. Pareille chose a lieu pour le mot *sœur;*

5° Les noms de *cousin* et de *cousine* se rendent par les mots de *frère* et de *sœur*, sans aucune dénomination particulière;

6° Le même mot désigne le gendre et la bru. Un autre mot désigne pareillement le beau-frère et la belle-sœur, etc.

Eh bien, chez les Montagnais de toutes nations il y a en cela identité complète, sauf dans quelques dialectes, par rapport à la première remarque; mais l'exception confirme la règle.

Si je ne craignais d'outre-passer les bornes de ce travail et de trop m'appesantir sur une question aussi aride, j'ajouterais que la langue montagnaise est hérissée de difficultés qui proviennent de la prononciation et de l'intonation. Un grand nombre de sons ne pouvant se rendre avec l'orthographe française, nous les expliquons au moyen des orthographes étrangères; tels sont les trois *th* anglais que nous écrivons : *th*, *sh*, *dh;* le *w*, le ç grec ou *z* dur et guttural, le *g* flamand, le *j*, le *ñ* et les *ll* espagnols; outre cela, les premiers Missionnaires ont adopté des signes conventionnels, pour traduire le *tt*, claquement de la langue contre le palais, ce qui se produit avec accroissement de difficulté avec les *th;* le *t*° et le *k*°, qui expriment les lettres *ts*, *ks*, accompagnées d'une sorte d'éternument; le °, sorte de ronflement du palais, qui accompagne les voyelles et quelques consonnes comme le *k*, l'*l*, le *g*, le *s*, et qui doit se rendre alors par *chl*, *khl*, et prononcés la langue renversée dans un coin de la bouche; les guillemets " qui servent à marquer une forte aspiration ou plutôt un hiatus subit et saccadé. Ce qu'il y a de remarquable dans le langage montagnais, c'est le peu d'emploi des labiales; le jeu des lèvres y est presque nul. Un Montagnais, les lèvres légèrement

entr'ouvertes et sans desserrer les dents, parlera avec une vélocité étonnante et fera entendre les sons les plus heurtés sans qu'on observe des mouvements bien marqués dans ses lèvres.

Comme dans la langue chinoise, le ton, l'inflexion de la voix y changera du tout au tout la signification de certains mots qui s'écrivent de la même manière; tels sont, par exemple, les mots : *sha*, martre, longtemps; *shayé*, perche, vieux; *tchan*, pluie, sein; *tsa*, castor, couvre-chef, cache-à-viande; *tsi*, vermillon, canot, porc-épic. La prononciation de ces mots et d'une infinité d'autres exige une grande délicatesse d'articulation, une grande précision dans l'intonation surtout et dans l'observance de la quantité prosodique.

En voilà beaucoup sur le chapitre peu intéressant d'une langue qui peut être considérée comme langue morte, par son insuffisance pour exprimer les idées métaphysiques et encore moins celles du monde civilisé.

Je citerai ici quelques noms propres pour la curiosité du fait. Ils expriment ordinairement une action faite ou soufferte par les individus dans leur bas-âge, quelque défaut naturel ou physique, une manière d'être, un objet pris dans la nature, enfin même des grossièretés et des indécences. En voici quelques-uns : *Ebérlni* (il se frotte le ventre), *Anlzè* (il revient de la chasse), *Edadzaz* (la jambe en l'air), *Etats an-dzıyè* (le cœur du corbeau), *Tsa* (le castor), *Kliéttos* (le nid d'écureuil). Chez les Esclaves et les Loucheux, les parents abandonnent leur premier nom à la naissance de leur enfant premier-né, pour prendre celui de l'enfant. Ils s'appellent alors le père et la mère d'un tel. Ainsi, par exemple, à *Kayadè* naît un fils que l'on appelle *Etchèlè*. le père de l'enfant s'appellera alors *Ttchèlè-wèt'a* et la mère *Ttchèlè-mon*. Pas plus que les autres Peaux-Rouges, les Montagnais n'avaient de caractères pour traduire leurs paroles; l'écriture leur était inconnue, et on ne peut appeler de ce nom les signes hiéroglyphiques que l'on rencontre une ou deux fois sur des rochers, dans le voisinage du territoire *Crees* et qui peuvent aussi bien être attribués à cette dernière nation. C'est un ministre protestant qui est l'inventeur des caractères sténographiques dont les sauvages font

usage actuellement, caractères qui, malheureusement, sont incapables de rendre tous les mots et sont d'une lecture assez difficile.

V

J'en viens maintenant à la religion du peuple montagnais, à l'état d'infidélité. Si toutes les nations américaines, tout autochthones qu'elles apparaissent être, sont, comme on le prétend, le résultat d'immigrations successives des peuples asiatiques, elles devraient, ce semble, avoir conservé quelques vestiges des religions antiques qui sont encore en crédit dans l'Asie. Mais il n'en est rien : à part les Péruviens, les Mexicains et leurs voisins les Natchez, chez qui on pouvait reconnaître quelques traces du bouddhisme, que leur apportèrent les Samanéens de la haute Asie, en l'année 458 de notre ère, on ne trouve chez les Peaux-Rouges ni religion proprement dite ni culte. Tout au plus surprendra-t-on chez eux quelques idées imparfaites de Dieu, du démon, du ciel et de l'immortalité de l'âme, faibles restes de la loi naturelle.

Les Algonquins ont la croyance à deux principes : l'un bon, qu'ils appellent le bon esprit, *Kitchi-manitou;* l'autre mauvais, qu'ils nomment le mauvais esprit, *Matchi-manitou*, qu'ils croient cependant inférieur au premier. Ce dualisme presque manichéen se retrouve chez les Montagnais, mais avec des idées plus confuses. Ils craignent presque autant « Celui qui dort au ciel, » *Ya-kè-èt^cin*, et « Celui à qui appartient la terre, » *Bètsén-nih-nuli*, que « le mangeur d'homme « *Dèn'-eltèlè, Dènè-nidillè*. Les Esclaves nomment *Inkfwin-fwètay*, celui qui est assis au zénith. Le premier de ces deux principes est *Yac^cè-nontay* ou *Dènè-saèdellè ;* le second que les Loucheux appellent du nom de *Dindjyê-ta''-in*. Toutes ces épithètes sont relativement synonymes. Le bon génie que les diverses nations montagnaises reconnaissent, ils le relèguent dans son ciel solitaire et ne lui attribuent aucun souci de ce qui a vie sur la terre ; ils n'en font ni le créateur, ni le conservateur de

ce qui existe, ni la fin des créatures raisonnables. D'ailleurs, personne ne l'a vu, et bien des fois j'entends des Indiens impies de la tribu des *Katcho-gottinê* nier son existence. Quant au *Déneltélè*, ou *Yat^cènontay* ou *Dındjyè ta"in*, c'est tout autre chose, les sauvages croient toujours le voir à leurs trousses. Un grand nombre d'entre eux et même des enfants (les enfants sont incapables de mentir) m'ont affirmé l'avoir vu jadis sous la figure d'un être noir et affreux. Il ne se passe pas un été sans que les Montagnais n'éprouvent de vives alertes. Quelle en est la cause? L'ennemi *Nanttinèn* ou *Dénè djyèdè* a été vu ici ; d'autres l'ont vu ailleurs, celui-ci l'a même dardé avec sa dague ; l'ennemi, toujours l'ennemi, qui n'appartient à aucune nation, qui habite dans les montagnes et rôde en plein jour à travers les bois. C'est le *demonium mœridianum* de l'Évangile errant dans des lieux arides. C'est lui que l'on conjure par des scènes de jonglerie. On le prie de s'éloigner des malades, de laisser les Indiens chasser en paix La plupart des *Ink^canzé* ou jongleurs montagnais ignorent actuellement ce qu'ils font et à qui s'adressent leurs grimaces, parce que depuis longtemps la parole du prêtre et le contact des blancs tendent à effacer de plus en plus ces vieilles superstitions; mais dans les tribus esclaves et loucheuses de l'extrême Nord, qui reçoivent à peine la semence évangélique, ou chez qui elle n'a pas encore été portée, les *Ink^cone* savent bien ce qu'ils font et se plaignent qu'ils n'ont plus la même puissance. On nous traitera peut-être de cerveau faible, si nous osons avancer qu'à la suite de ces incantations faites sur des malades, il sortait quelquefois de ceux-ci un serpent Les Indiens Peaux-de-Lièvre le prétendent ainsi ; et comment mentiraient-ils, vu qu'il n'existe pas le plus petit orvet dans tout le pays, et qu'il faut descendre jusqu'à la rivière Kitiskatchiwan, à mille lieues au sud pour trouver une couleuvre? N'est-ce pas une chose merveilleuse que le serpent soit connu de tous les peuples, même de ceux qui sont relégués dans les glaces des régions polaires? Pour moi, je regarde cette simple connaissance qu'en ont les Montagnais du Nord comme un vestige de la révélation. Voici comment j'ai appris le fait précité.

Ayant eu occasion de faire quelques décorations emblématiques à notre chapelle, j'y peignis, entre autres choses, des serpents. Lorsque nos Peaux-de-Lièvre aperçurent dans le lieu saint ces *Natatèwèri*, ils en furent presque scandalisés, mais non pas étonnés; ils me demandèrent pourquoi je mettais dans la maison de Dieu ces reptiles que leurs *Ink'onè* forçaient de quitter le corps des malades, et qui, à leur avis, n'étaient que des êtres malfaisants et impurs.

Avant d'expliquer la manière dont se fait l'*Ink'anzè* ou jonglerie, il me reste à dire que les Montagnais ont la connaissance indirecte et implicite d'une terre d'en haut, *Yètaçè-mènèkè*, et d'une terre inférieure. *Youtaçè-mènèkè;* d'espèces de génies ailés, inoffensifs, *Dènèdettay*, et d'êtres qui habitent dans le sein de la terre, *Youta-ottinè*. Il y a même une montagne sur les bords du grand lac des Esclaves qui passe dans l'esprit des Montagnais, et aussi dans celui des métis, pour contenir de ces derniers génies : *Dènè-chèsh-yaçè*. Ils ont de l'immortalité de l'âme une connaissance grossière ; leurs âmes séparées : *Eyouñnè*, des uns, *Ewiû-èn, Ttsini, nikyon,* des autres, peuvent être comparées aux mânes des anciens, avec cette différence que, dans la théogonie païenne, il y avait la croyance à un bonheur et à un malheur éternel, selon le mérite de l'homme, tandis que rien de cela n'existe chez les Montagnais, sauf dans l'esprit de quelques âmes privilégiées. J'ai dit que les Indiens n'avaient qu'une connaissance implicite de ces vérités, parce que de fait, si on les questionne sur ce point, ils répondent toujours négativement, et cela parce qu'ils n'y réfléchissent jamais; ce n'est que lorsque l'occasion se présente, mais surtout lorsqu'on les met sur le chapitre de leurs antiques traditions, que, peu à peu, chacune de ces vérités s'offrant à leur esprit, ils sont tout étonnés d'en voir la conformité avec celles que nous leur annonçons. La suite prouvera davantage.

Ainsi donc, la religion des Montagnais, si tant est qu'on puisse donner ce nom à leurs scènes de jonglerie, consiste en un fétichisme grossier que j'appellerai *fétichisme juif*, parce qu'il se trouve mêlé à des traditions et à des prescriptions qui

ont évidemment une origine judaïque. Ceux qui exercent ce fétichisme prétendent guérir les maladies, posséder le don de la divination, se mettre en communication et pouvoir converser avec tous les êtres de la création, fût-ce même des rochers et des arbres, et les faire servir à leurs appétits brutaux; et tout cela par l'entremise d'un esprit qui rôde dans l'air, et qu'ils persuadent aux trop crédules sauvages qu'ils ont la puissance d'évoquer. Cet esprit familier, qui n'est ni dieu ni diable, d'après leur dire, ils le nomment : *Nou-anssin* ou *You-anzè*, c'est-à-dire : celui qui est loin de nous, qui est au loin, et l'action par laquelle ils l'évoquent, s'appelle : *Ink-çanzè*, *Ink-ç-on-è*, *Sa-nèè*, d'après leur idée, ce qui signifie : l'ombre, la silhouette; d'où le nom de *Dènè-inkçanzè*, *Dindjyè-tasanèè*, donné à ces prétendus sorciers. — Je n'ai jamais assisté à aucune cérémonie de leur fabrique, vu que ceux qui les pratiquent le font occultement et se gardent bien de s'en vanter devant nous; mais je vais raconter ce que je tiens de la bouche de certains vieillards qui étaient jongleurs ou médecins avant leur conversion et qui m'ont dévoilé au long leurs mystères. Je commence en laissant parler mon sauvage.

« Lorsque le *Dènè-inkçanzè*, ou médecin, se propose de guérir un malade, il s'y dispose par un *jeûne absolu*, ne buvant ni ne mangeant durant trois ou quatre jours. Alors il se fait préparer un *chounsh*, ou loge de médecine. Pendant qu'on la mâte, il demeure assis dans sa tente, et sait pourtant tout ce qui se passe au dehors Il sait dans quelle partie de la forêt on a coupé les perches qui serviront à la dresser, et quelle est la nature des arbustes qui les ont fournies. Le *chounsh* ayant été construit loin du camp, et les perches qui le composent liées au sommet avec trois cordes, le médecin, quoiqu'il n'en ait pas été informé, dit : Tout est prêt, et se levant aussitôt, il se dirige vers la loge de médecine, l'ébranle par trois fois, en fait trois fois le tour, et enfin il y pénètre et s'y couche, en observant toujours son jeûne. Après y avoir fait un somme plus ou moins long, il procède à *l'Inkçanzè*. Celui des sauvages qui, *à cause de ses péchés*, est malade, se rend

alors vers le médecin, accompagné d'un autre vieux *pécheur*, sain de corps Il s'assied dans la loge et se confesse au jongleur, qui le sonde à plusieurs reprises, en tâchant de lui arracher la connaissance de tous ses crimes. Après quoi, il fait descendre l'esprit *You-anzè* sur le malade, et, pour cela, il chante en s'accompagnant du tambour. Les chants de médecine, dont il y a une grande variété, se composent de trois ou quatre notes tristes répétées à satiété, avec accompagnement de contorsions et d'insufflations. Plusieurs y mêlent de vieux mots, qui n'ont aucune signification dans la langue actuelle, mais qui sont réputés blasphèmes ; tel est, entre autres, le mot *Sos^clouz*.

« Lorsque le jongleur connaît que l'esprit est descendu sur le malade, il s'approche de lui avec son génie familier, et tous deux font des *passes* au malade pour l'endormir [1], et l'esprit entrant en lui, il s'endort. Alors le *You-anzè* arrache le péché et le jette au loin, et en même temps la maladie quitte le moribond, L'esprit, le prenant, le replace sur la terre afin qu'il y vive, et, en l'y replaçant, il pousse un grand cri qui éveille le sauvage parfaitement guéri. » C'est ainsi, me disaient ces vieillards, que nos ancêtres guérissaient les malades ; « les *In-kanzè* d'aujourd'hui ne sont que des hommes sans puissance. » En dépit de cet aveu, il est peu d'actes de la vie des sauvages, encore infidèles, qui ne subissent l'influence de l'*Ink-anzè*, tant cette croyance est enracinée chez eux. Chez les Loucheux et les Esclaves, la médecine est encore fort en pratique, et les jongleurs s'y livrent, cumulant le rôle de prophète et celui d'escamoteur. Les métis et même la généralité des agents, commerçants écossais qui desservent les forts de traite de la Compagnie, ajoutent foi à leurs prétendus sortiléges ; quant à nous, nous pouvons affirmer que les médecins indiens d'aujourd'hui ne s'accusent pas d'autre chose que d'avoir menti en faisant la silhouette. Quoi qu'il en soit,

[1] L'expression montagnaise : *Yètsen, Yènizenni* exprime, en effet, l'action de tendre les bras vers quelqu'un, de lui faire geste. Le sauvage qui me racontait ceci accompagnait ce mot d'une pantomime explicative.

on doit relever quelques points qui ont dû frapper dans le récit précédent; tels sont : ce jeûne préparatif à la réception de l'esprit; ce péché, cause de la maladie et de la mort qui aurait suivi; cette confession obligatoire du malade pour recouvrer la santé, ce pouvoir de faire descendre l'esprit en terre, et celui d'extirper le péché. Ne sont-ce pas là des vestiges du judaïsme, ou bien faut-il n'y voir que les données de la loi naturelle? Nous nous sentons inclinés à adopter la première opinion. Il est de fait qu'on ne trouve pas chez ce peuple cette opiniâtreté des Noirs et des Orientaux dans leurs erreurs; bien plus, la confession étant déjà, dans leur conviction, un acte obligatoire pour rentrer en grâce, la pratique n'en est d'aucune peine pour eux, et l'aveu des plus grandes fautes leur coûte fort peu. Généralement, l'empressement des Montagnais à se confesser est grand; on ne peut faire de plus grande peine à un pécheur scandaleux qu'en l'éloignant de ce sacrement jusqu'à son amendement. Cette conformité de notre sainte religion avec quelques-unes de leurs anciennes pratiques sera sans doute pour eux un préservatif contre le poison du protestantisme, où ils ne trouveront ni confession ni jeûne, de même que la corrélation de leurs traditions avec la chronologie mosaïque a été l'un des motifs qui ont affermi leur foi en la parole du prêtre. Plusieurs fois, des Montagnais, en me dictant ces traditions, me disaient : « Quand nous avons entendu les Priants (les Prêtres) nous expliquer comment le monde avait été créé, puis ensuite détruit par l'eau, nous avons vu que le livre du Créateur ressemblait tellement à notre histoire que nous nous sommes dit : Il faut que cela soit vrai. Pour nous, qui n'avons pas d'esprit, nous avons comme des nuages devant les yeux ; il y a si longtemps que cela s'est passé ! mais quant à vous, qui savez écrire vos souvenirs, il vous est facile de voir clair. » On le voit, sans avoir le génie de nos philosophes ni le savoir de ces traiteurs du pays qui leur dénient presque la nature humaine, ces pauvres sauvages font preuve de plus de droiture de jugement. De mon côté, je ne pouvais me lasser d'admirer les desseins du bon Dieu, qui a gravé si profondément sa parole dans le

cœur de l'homme, que même les plus ignorants et les plus grossiers rendent hommage à la véracité des Livres saints, confirment notre foi et confondent l'orgueil des impies et des hérétiques : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter nomen tuum.*

VI

Je vais maintenant exposer succinctement les traditions des Montagnais proprement dits. Je crois devoir dire avant tout qu'il faut savoir y faire le discernement du fait substantiel et biblique d'avec ce qui n'est qu'accidentel. On conçoit que les détails ne peuvent pas se rapprocher de ceux de la Bible ; ce peuple n'ayant aucune idée de nos pays, de nos usages et de nos mœurs, ils racontent les événements comme s'ils s'étaient passés au milieu de leurs glaces, et comme s'ils étaient le seul peuple du monde. C'est là la meilleure preuve de l'unité de la race humaine. Les Montagnais distinguent ces traditions d'avec toutes sortes de contes ; ils les appellent : *Dènéounie* (l'histoire des hommes), et la conformité entre eux en les racontant va jusqu'aux moindres détails. Toutes les nations du Nord partagent les mêmes croyances, et on m'a assuré que leurs voisins du Sud, les *Crees*, possèdent des traditions analogues. Je laisse quelquefois au sauvage montagnais son laconisme biblique, qui n'est pas sans beautés, et je résume le plus souvent, pour ne pas devenir fastidieux :

Création du premier homme. — « Au commencement, il n'y avait point d'homme Alors, tout à coup, voilà l'homme, dit-on. Celui qui a fait l'homme, nous ne le connaissons point. Alors, pendant l'hiver, il fit quelque chose, des raquettes sans doute ; il ne savait comment s'y prendre ; cependant il les fabriqua. Or, pendant qu'il enlaçait le treillis, assis dans sa tente, une perdrix était perchée au sommet. Tout à coup l'homme étant assis, une femme est assise à son côté. Ce n'était d'abord qu'une perdrix ; maintenant, c'est une femme. Alors ils se multiplièrent, et de là sont venus les hommes, et

ces hommes, c'est nous-mêmes. Nous sommes assurément des hommes, nous, habitants de cette terre. » (Je dois noter ici que cette nation, comme plusieurs autres, et jusqu'aux Esquimaux, s'applique à elle seule le titre d'*hommes;* de telle sorte qu'on ne peut nommer le genre humain sans nommer leur nation.)

« Alors tous les hommes étaient comme un seul; celui-là donna aux animaux leur couleur (suit la longue nomenclature des noms des animaux et des oiseaux avec leur rapport à leur objet). En dernier lieu, l'homme dit au corbeau : « Que « veux-tu être? — Un bien bel oiseau. — Eh bien, tu seras « ainsi, dit l'homme. — Non, dit le corbeau, je ne serai « pas assez beau — Eh bien, tu seras cet oiseau-là. — Non, » dit-il encore, et il continua de la sorte à désobéir à l'homme. » Celui-ci, impatienté, le frotta dans les charbons, et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, le corbeau n'a point de couleur. Cet oiseau partit fâché, et, dans son vol, rencontrant l'étourneau, de rage, il le saisit à la gorge et l'étrangla à demi : voilà pourquoi ce dernier à la voix si aigre.

« Alors l'homme demeurait, comme aujourd'hui, sur terre; il y vieillissait et ne mourait point; mais enfin, à force de marcher, ses pieds venant à s'user, ou bien à force de manger, son gosier s'étant percé, l'homme mourut. Depuis ce temps, on meurt de diverses causes.

Chute. Rédemption de l'homme. — « Alors au commencement, *deux* partirent de leur terre et s'égarèrent. Ils arrivèrent sur une montagne dans laquelle demeurait un géant. Il y avait dans ce lieu beaucoup de flèches. Le géant leur en donna deux très-puissantes et leur dit : « Quand vous tuerez un « animal, ne reprenez pas la flèche, elle reviendra d'elle- « même à vous. — Oui, » dirent-ils. Or le plus jeune, avisant un écureuil, lui décocha une des flèches, puis il courut pour la reprendre; mais dès qu'il l'eut saisie, la flèche s'éleva en l'air, entraînant à sa suite le jeune homme. Elle ne s'arrêta qu'au ciel. Là est une terre en tout semblable à celle-ci. L'homme y rencontra une vieille femme dont les deux filles n'avaient d'autre dessein que de tromper et de faire

mourir l'imprudent qui entrait dans leur loge. Elles avaient le sein rempli de bêtes malfaisantes. Elles trompèrent l'homme qui, pour s'en venger, déchira leurs vêtements. Alors toutes les bêtes immondes qui y étaient renfermées, en sortant, se répandirent par toute la terre. Et c'est depuis ce temps-là qu'il y a tant de maux sur cette terre. Alors la vieille femme dit à l'homme : « Fie-toi à moi, je vais te faciliter les moyens « de retourner en ta terre. » Ce disant, elle attacha le jeune homme à une très-longue lanière de peau de caribou, et le fit descendre par un trou. « Dès que tu auras touché la terre « du pied, lâche la corde, » lui cria-t-elle. L'homme ayant pris pied, lâcha la lanière, qui remonta au ciel. Mais il se trouva dans l'aire d'un aigle énorme, l'*Orelpale*, qui se nourrissait de chair humaine. Ils étaient *trois*, le père, la mère et l'aiglon ; celui-ci prit l'homme sous sa protection : « Si « vous le tuez, dit-il à son père, je vais me précipiter de mon « nid à terre. » En cette considération, l'aigle respecta les jours de l'homme. L'aiglon lui donna quelques plumes de ses ailes et lui dit : « Tâche de voler autour de mon nid ; si « tu peux en faire trois fois le tour, cela suffira, tu retour- « neras en ta terre. » L'homme y parvint, aidé de l'aiglon, et, au moyen de ses plumes, il retourna en sa terre. »

Déluge. — Un savant, M. Schoolcrafft, a prétendu que l'existence supposée des traditions du déluge dans l'Amérique du Nord est due à la chaleur de l'imagination des Missionnaires ou à l'enthousiasme « d'une théorie préconçue. » Par ce qui suit, chacun pourra juger de quel côté est l'esprit de système et de prévention. Les sociniens et les matérialistes américains voudraient bien fermer les yeux sur des traditions qui démontrent à un si haut point la véracité des Livres saints et condamnent leurs vains systèmes ; mais la vérité crie trop haut pour qu'ils puissent jamais couvrir sa voix.

« Alors au commencement, il tomba tant de neige que la terre en était couverte ; le sommet des arbres seul paraissait. Ce n'était plus tenable. Alors tous les animaux qui demeuraient avec l'homme partirent pour aller chercher la chaleur

au ciel. L'écureuil fit un trou au firmament, et c'est le soleil; c'est par là qu'ils pénétrèrent dans la terre d'en haut. Là l'ours gardait la chaleur; elle était appendue ainsi que les autres éléments dans différents sacs, à un grand arbre qui s'élevait dans le milieu. Le caribou se dirigea aussitôt à la nage vers l'arbre et s'empara du sac qui contenait la chaleur. L'ours s'en étant aperçu, poursuivit le voleur dans son canot; mais la souris ayant rongé l'intérieur de sa pagaie, elle lui cassa dans les mains, et tous les animaux s'enfuirent avec la chaleur qu'ils portaient à tour de rôle. Mais la souris en ayant encore rongé l'enveloppe, l'outre creva, et la chaleur se répandit sur la terre et fit fondre en un instant l'immense quantité de neige qui la couvrait. C'est pourquoi il n'y eut plus de terre, *Nihnaoudlè*. Tous les hommes et tous les animaux périrent; un vieillard seul eut le bon esprit de consturre un grand radeau (d'autres disent un grand canot), sur lequel lui et les animaux se retirèrent. Alors les Montagnes Rocheuses seules apparaissaient hors de l'eau. Tout à coup, l'eau a recouvert les montagnes. C'est fini; il n'y a plus de terre. On n'en pouvait plus; c'est pourquoi tous les animaux et tous les oiseaux plongèrent pour aller chercher la terre, mais de terre point. Alors l'aigle s'envola à la recherche de la terre, mais inutilement. La pie partit à son tour; elle vit les têtes des sapins et en rapporta un bourgeon dans sa patte. Alors de nouveau tous les animaux et tous les oiseaux aquatiques replongèrent pour soulever la terre; le *Kankanwi* (sorte de canard) remonta avec de la vase dans ses ongles. Lui seul est un chef, dit-on. Cependant où sont les cadavres des hommes, s'entre-disait-on. La pie dit : « J'ai vu les goé« lands qui les mangeaient tous là-bas sur le rivage. »

Moïse. — « Alors on entendit comme la voix d'un petit enfant qui vagissait. Toutes les filles se mirent à sa recherche, mais inutilement. Survint une vieille femme qui chercha avec soin et découvrit un tout petit enfant couché dans l'empreinte du pied d'un caribou. La vieille éleva l'enfant et en eut grand soin. C'est pourquoi on appela ce dernier *Betsoune-Yenelchyan*, ce qui signifie : *sa grand'mère l'a élevé*. Or cet

enfant devint un *Inkçanzé* très-puissant. Il faisait maints prodiges, il tua quantité de rennes en leur touchant le museau de la main, et un jour que les Montagnais se mouraient de soif, il fabriqua une petite flèche, et l'ayant fichée en terre, il jaillit aussitôt de ce lieu de l'eau en abondance.

Un jour, le grand ennemi lui vola ses deux sœurs : « Tu n'es pas un homme, lui dit-on, puisque tu laisses voler tes sœurs. » Alors il se mit en colère et tua son interlocuteur. Se levant ensuite, il se mit à la recherche de ses sœurs. Il arriva dans un pays dont tous les habitants se nourrissaient de gomme, mais il n'y fit pas un long séjour ; étant allé plus loin, il traversa une contrée dont les habitants se nourrissaient de petits oiseaux, et il en prit une quantité prodigieuse, mais il ne trouva point ses sœurs en ce lieu. Ayant enfin rencontré leur ravisseur, il lui reprit ses sœurs, et repartit avec elles ; mais à peine en route, celui-ci lui dressa des embûches. Un matin, en s'éveillant, il se trouva au fond d'un précipice, ainsi que ses sœurs. Par la vertu de sa médecine, il triompha de ce piége. La seconde nuit, ayant encore campé, il se réveilla le lendemain dans une petite île plate ; mais par sa puissance, il fit naître aussitôt une chaussée sous ses pas, et traversa le lac à pied sec. Le troisième jour, il se trouva enterré jusqu'aux genoux dans un marais fangeux ; par son même pouvoir, il se fit un sentier de sable sur lequel il traversa le bourbier. Bref, le grand ennemi, voyant l'inutilité de ses efforts, les laissa en paix. Enfin, après avoir longtemps enseigné les Montagnais, il leur dit : « Quand vous aurez besoin de moi, appelez-moi, je viendrai à votre secours. » Après quoi il se fit dresser une loge de médecine, et y étant entré, il y fit longtemps l'*Inkçanzé*. Comme il n'en sortait plus, on se hasarda à regarder dans l'intérieur, mais il n'y était plus. Depuis ce temps-là on ne l'a plus revu.

J'en demeure là pour ne pas dépasser les limites de ce travail. Dans ces traditions épiloguées, dont le lecteur jugera l'analogie avec la Genèse, il y a pourtant une chose qui afflige, c'est que rien n'y fait soupçonner la connaissance d'un Dieu créateur ; on en retrouve bien l'ombre dans plusieurs pas-

sages, mais ce sont de vils animaux qui tiennent sa place ; l'ours surtout, comme étant le roi des animaux septentrionaux, joue ici le rôle de maître ; l'homme lui-même est soumis à ces brutes ; il est vrai qu'elles n'étaient pas dépourvues d'intelligence, car, disent les Montagnais : « En ce temps-là les bêtes parlaient. » D'ailleurs tout se faisait par la vertu de l'*Inkʒanzé*. Dans une autre tradition, il y a comme une apparition de la Sainte Trinité : c'est un homme triple et ailé qui se montre à deux jeunes garçons ; mais cet homme est d'un aspect terrible : c'est lui qui cause la mort et qui produit le tonnerre, dont les éclairs ne sont que des clignements de ses yeux : aussi l'appelle-t-on *Yèdariyè* (le Puissant). Est-ce Dieu ? Est-ce le diable? Non, c'est encore un *Inkʒanzé*.

L'*Inkʒanzé* est toute la science de nos Indiens. Le démon a su si bien se déguiser chez eux, qu'il passe comme inaperçu ; mais, en se cachant, il leur a aussi dérobé la connaissance et l'amour de Dieu. Il a donc atteint ses fins. Pauvre sauvage ! il paraît entrevoir la Divinité, il est sur le point de l'atteindre et de découvrir avec elle la vérité ; mais lorsqu'il semble que la lumière va tout d'un coup jaillir à ses yeux et éclairer ses pas, il n'apparaît qu'environné de plus de ténèbres, assis au fond de son *chounsh*, frappant son tambour et évoquant une ombre ! *In tenebris et in umbra mortis sedent*. Telle est la raison livrée à elle-même.

Outre la connaissance de la nécessité du jeûne et de la confession, et celle du châtiment qu'entraîne le péché, on trouve encore chez les Montagnais des prescriptions judaïques encore en pratique. Un sauvage tue-t-il un animal à la chasse, il ne dépose jamais le sang qu'il en retire avec la chair de l'animal, mais le répand à quelque distance et le recouvre de neige, suivant en tout point la prescription du Lévitique : « Quiconque aura pris à la chasse une bête sauvage... qu'il répande son sang et le couvre de terre. » Le Lévitique dit encore : « Vous ne mangerez le sang de nulle chair, parce que la vie de la chair est dans le sang. » Si le sauvage manque à ce point, c'est par pure gourmandise, puisqu'il croit qu'en se faisant baptiser, il devra s'abstenir de manger du sang, comme

aussi d'autres mets réputés impurs à ses yeux, tels que les coquillages, le frai de poisson, les animaux mort-nés, les intestins, les poux, etc. Or, comme nous ne leur avons jamais fait aucune défense à cet égard, il faut en conclure que les Montagnais ne croient pas l'usage de cet aliment permis et compatible avec la vie de sainteté qu'ils doivent mener après le baptême. Il en est de même des animaux et oiseaux regardés comme impurs ; la conscience de nos chrétiens leur reproche d'avoir, en temps de famine, mangé du corbeau, du chien, des animaux morts de maladie, et nous avons eu à cet égard des cas de conscience très-curieux, quoique bien faciles à résoudre.

Le point le plus frappant de ressemblance qu'ont les Montagnais avec les Juifs, c'est le traitement que suivent les personnes qui relèvent de couches, et celles qui sont sujettes aux incommodités de leur sexe En cela le Lévitique est non-seulement suivi de point en point, mais outré avec une sorte de barbarie. La malheureuse femme est sequestrée en dehors de la tente, même au cœur de l'hiver, et elle prend son repos sous un petit abri fait avec des branches de sapin. Si la famille est en marche, il ne lui est pas même loisible de suivre le sentier battu, elle est obligée de se frayer péniblement un chemin dans la neige, assez loin du reste de sa famille Et dire que ces infortunées ont quelquefois mis leur enfant au monde la veille seulement! La chose est encore plus forte chez les Esclaves : la pauvre femme n'a pas le droit de prendre place dans la pirogue de sa famille. Où la mettra-t on alors? On rapproche deux canots, on place une planche ou des branches en travers, et la sauvagesse est obligée de s'y intrôniser au grand risque de tomber à l'eau, si les pirogues font une fausse manœuvre. Cette conduite est observée à l'égard des hommes en certains cas.

J'ajouterai, pour dernier mot à la question des prescriptions judaïques, que les Montagnais redoutent extrêmement de toucher et de manipuler les cadavres, même ceux de leurs parents, qu'ils ne pénètrent qu'avec une extrême répugnance dans toute maison qui renferme un mort, enfin qu'ils brûlent

ou abandonnent tous les effets qui ont appartenu à ce dernier. Ces données serviront peut-être un jour à découvrir l'origine de ce peuple. Tâchons, toutefois, dans la mesure de notre faiblesse, de la débattre quelque peu.

VII

On s'étonnera peut-être de ne nous voir placer qu'en septième ligne une question qui, ordinairement, est traitée la première ; mais il faut considérer qu'en cette matière nous procédons par voie d'induction, parce que c'est justement l'origine de ces peuples qui est le terme inconnu à trouver. Depuis le seizième siècle, il a été émis un grand nombre d'opinions touchant l'origine des Peaux-Rouges, et le mode de population de l'Amérique. Dès l'année 1555, deux Français, Génébrard et Thévet, avancèrent les premiers que les peuplades américaines sont les restes des tribus amenées en captivité, en Assyrie, par Salmanazar, et qui s'étaient établies dans le nord de son grand empire, d'où « elles passèrent, dit le livre d'Esdras, à travers les mers, dans une terre étrangère, qui n'avait encore nul habitant. » Les premiers Missionnaires qui passèrent en Amérique, semblent avoir été imbus de cette pensée, qui fut aussi partagée par de célèbres ministres anglicans, entre autres, par Mayhew, Elliot et Rogers William... Gomara (1556), de Léry et Lescarbot en font les descendants des Chananéens chassés par Josué, et Tornicelli, prenant les choses *ab ovo*, croit voir en eux les fils de Sem et de Cham, qui auraient passé par la voie du Japon et des Aléoutiennes. Plus tard ces opinions furent abandonnées : Brerewood, Korn (1652), Jefferson, Mitchell, Charlevoix, Buffon et Cuvier ne virent plus dans les Peaux-Rouges que des Tartares ou des Scythes. Foster désigna même l'empereur mogol, Kublai-Khan, qui conquit le Japon en 1294, comme le colonisateur de l'Amérique. Seulement quelques écrivains, distinguant deux et même trois races en Amérique, voulurent que les peuplades du Sud fussent des Ethiopiens, des Phéniciens ou des Malais.

Voilà, en résumé, les écrivains qui opinent pour l'origine asiatique des Peaux-Rouges.

Ce n'est pas seulement une opinion émise par l'illustre Humboldt, que les Normands ou Norwégiens s'établirent au Groenland (terre verte) en 982, et qu'ils y fondèrent des établissements et même des églises. Le fait est attesté par l'histoire. Ils descendirent le long des côtes; et d'île en île, jusqu'à la presqu'île du Labrador, qu'ils appellent *Wineland* ou *Terre des vignes*, à cause de la quantité de vignes sauvages qu'ils y trouvèrent, et de là ils pénétrèrent jusqu'au 41° 30' latitude nord. Ce fait est appuyé par des preuves assurées. En 1406, les glaces interrompirent ces rapports entre la Scandinavie et l'Amérique; depuis, ces relations ne se sont plus renouvelées. A une époque antérieure à cette dernière date (1380), Antonio et Niccolo Zéno, de Venise, équipent un vaisseau, montent vers le nord et accostent au Friseland ou Islande (*Ferris-land*) où ils fondent une église et un monastère. En ce pays, ils apprennent d'un marin qu'il a été porté par la tempête sur une terre appelée *Estotiland*, d'où il était allé à Drogès, contrée à demi-civilisée et très-populeuse, dont les habitants faisaient des sacrifices humains. Cet Estotiland était probablement Terre-Neuve, et Drogès, l'empire du Mexique. C'est sans doute la connaissance de ces faits qui fait émettre à Grotius l'opinion que l'Amérique a été peuplée par les Norwégiens ou Scandinaves, qui y seraient venus par la voie de l'Islande, du Groënland et de Terre-Neuve. Dans les Péruviens, ce même savant ne voit qu'une colonie chinoise, bien que Guillaume Postel en fasse des Gaulois. Ce dernier peuple l'Amérique du Nord avec des Africains ou Mauritaniens, Kircher avec des Egyptiens, Hamkéma avec des Hollandais, Bradfort croit y découvrir le type de la race turanienne ou scythe, mais Nott, Humboldt et Morton y trouvent tout le contraire et nient que les Américains soient de race mongole ou tartare, quoiqu'ils admettent que les Esquimaux puissent être des Chinois ou des Tartares. Mitchell peuple le Sud de Malais, le Nord de Tartares Samoïèdes, puis il fait chasser les Malais par les Danois ou les Scandinaves qui, à leur tour, au-

raient été refoulés dans le Labrador par les Samoïèdes. Enfin, Gallatin et Duponceau (1845) voient dans les Américains une race distincte, du cap Horn aux confins des Etats-Unis, et qui a peuplé les deux Amériques depuis la dispersion de Babel. C'est même là l'opinon à laquelle le monde savant s'est arrêté, bien qu'elle ne présente rien de plus satisfaisant que ses aînées. Que conclure de tout ce chaos de suppositions et d'hypothèses? Que ces hommes à qui le génie ne fait pas défaut, d'ailleurs, ont fait de l'histoire une muse, à l'instar de Voltaire ; que nul ne s'est avisé d'étudier les langues et les traditions des peuplades américaines, seule bibliothèque qu'il aurait fallu consulter pour éclaircir cette question. Aussi, tant que l'on ne possédera pas le vocabulaire de chaque grande famille peau-rouge, tant que l'on ne compulsera pas leur histoire avec les traditions des peuples asiatiques ou avec la Bible, cette question restera toujours oiseuse et stérile. Les nombreuses erreurs que chacun est à même de vérifier sur les brochures américaines en font foi; il n'est pas jusqu'aux noms de ces peuplades sur lesquels on étaye des paradoxes. C'est ainsi qu'un certain professeur Horn trouve les Apalcans de Solon dans les Indiens Apalachos de la Floride ; les Tabians de Ptolémée dans les Tombas du Pérou ; les Hyrons de la Mongolie dans les Hurons du Canada, et les Yrcas ou Turcs dans les Iroquois. Or qui ne voit tout de suite que ce docteur joue sur une pure consonnance de mots? En effet, les noms d'*Apalachos* et de *Tombus* sont des noms espagnols nés quelque deux mille ans après que Ptolémée et Solon eurent mis au monde leurs Apalcans et leurs Tabians. Le nom de *Huron* appliqué aux Yendats ou Wyandots, par les compagnons de Jacques Cartier, n'est guère qu'un vieux mot français signifiant « qui porte une hure ou huppe de cheveux. » L'étymologie du mot *iroquois* n'est guère plus ancienne. Il est formé des interjections : *Hiro! Kwa!* (qu'est-ce que ceci ?) que poussèrent ces sauvages à la vue des Français. D'où le nom d'*Iroquois* à eux donné par ceux-ci. Voilà tout le fondement d'une opinion qui a dû pourtant sourire à plus d'un savant de cabinet.

Généralement l'opinion de Grotius que l'Amérique a été peuplée par les Normands ou les Scandinaves est maintenant repoussée ; la colonisation du Groënland, du Wineland ou Labrador ne constitue que des faits isolés et de courte durée, dont le résultat a pu être tout au plus la connaissance et la vénération de la croix que les premiers Missionnaires jésuites trouvèrent implantée chez les peuplades de la vallée du Saint-Laurent. Comment, d'ailleurs, dans la courte durée de huit à neuf cents ans, ces colons norwégiens ou danois auraient-ils pu se multiplier assez pour peupler ce vaste continent? comment leur langue se serait-elle divisée et subdivisée en tant de dialectes, diamétralement distincts les uns des autres dans leur vocabulaire? Pour ne parler que des Montagnais, leur langue, nous l'avons déjà dit, est en partie *inorganique*, comme l'est, par exemple, le chinois, et en partie *agglutinée*, comme toutes celles des Peaux-Rouges. Ce fait seul nous fera toujours repousser l'opinion de la provenance européenne de ce peuple, vu que, sur les rivages européens de l'Atlantique, le langage a une forme *inflectée*.

D'autre part, si les Peaux-Rouges sont sortis de l'Asie, reste à éclaircir la question du temps et celle du mode. Les traditions des Montagnais, qui sont, comme on l'a vu, assez claires pour qu'on y puisse reconnaître les principaux linéaments de la Bible, et qui se sont ainsi perpétuées à travers les générations, par la seule voie de la parole, se taisent sur ce point important. Après avoir pressé de questions les vieillards, je n'ai jamais eu d'autre réponse que celle-ci : « Cette terre est notre pays ; nous avons toujours habité ici ; nous étions jadis très-nombreux. » Et cependant, les Montagnais, qui n'ont pas de souvenir de leur immigration en Amérique, ont conservé la mémoire de faits bien moins importants, tels que l'apparition des Innoït ou Esquimaux sur le littoral, la découverte du cuivre par une femme couteau-jaune, et l'arrivée très-ancienne d'un grand navire dans les eaux du fleuve Mackenzie par l'Océan glacial. Si l'on admet la ressemblance de la dernière des traditions montagnaises que nous avons citées, avec l'histoire de Moïse, la conclusion de M. Gallatin,

qui avance que l'Amérique a été peuplée depuis la dispersion de Babel tombe d'elle-même. Nous avons omis deux autres histoires, qui ont un rapport frappant avec celles de Jonas et de Tobie. La première est une tradition des Plats-côtés-de-chien ; il y est rapporté qu'un enfant fut avalé par un gros poisson [1], qui le rendit sain et sauf sur le rivage. La seconde tradition est montagnaise ; il y est fait mention d'un aveugle dont la femme était très acariâtre, et auquel une grue rendit la vue, en pêchant pour lui un poisson dont il lui fit se frotter les yeux. Ces traditions et les prescriptions judaïques encore en honneur dans la nation montagnaise, nous inclinent à la croire de race juive et occupant le pays depuis une époque très-éloignée, mais postérieure à la captivité de Babylone.

Passons à la question du mode d'immigration. Si la population de l'Amérique ne s'est formée que par les immigrations successives et intermittentes de peuples asiatiques, comment ce fait n'a-t-il pas laissé de trace dans le souvenir de ceux qui, dans cette hypothèse, seraient les derniers venus? comment les Peaux-Rouges n'ont-ils pas apporté avec eux quelques restes de la civilisation et des arts, des connaissances asiatiques? Or, on le sait, on ne rencontre pas un seul monument, pas un seul tumulus sur le sol américain, excepté dans la vallée du Missis-sipi, et dans les anciens États du Mexique et du Pérou. Les langues américaines diffèrent totalement dans leur vocabulaire, quoiqu'elles soient semblables dans leur structure. Cette différence a une origine antérieure ou postérieure à l'occupation du sol américain par ces tribus. Dans la première supposition, on est amené à conclure que l'Amérique aurait été peuplée, non par quelques nations seulement, mais par des centaines de tribus distinctes et par la langue et par l'origine ; or cette supposition répugne avec la grande similarité du type, la forme du crâne, la couleur de la peau et la structure du langage, et un grand nombre d'autres caractères qui sont communs à toutes ces tribus. Il est donc grandement probable

[1] *Loué-Tchos*, c'est aussi le nom donné à tous les cétacés par les Montagnais.

que cette prodigieuse division de langues a pris naissance en Amérique même, soit à cause des changements immanquables auxquels toute langue non écrite est sujette (les Montagnais actuels ne parlent plus comme leurs pères); soit par suite de la séparation et de la désunion que le genre de vie adopté par chaque nation a établies entre elles. Cet argument, qui est péremptoire, nous est fourni par Gallatin déjà cité.

Il en sera des immigrations partielles comme des époques géologiques de Buffon, n'en doutons pas. A mesure que la science de la géologie a progressé, on a constaté de plus en plus l'inanité de ce rêve ou plutôt de ce jeu du naturaliste. Le même sort attend la théorie des courants d'immigration de ces zones parallèles et obliques dont on a diapré les cartes de l'Amérique, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Ce n'est pas dans les États-Unis que l'on pourrait démontrer l'existence de ces courants en diagonale, maintenant que les Indiens de toutes nations ont été refoulés en masse et pêle-mêle dans les déserts de l'Ouest. Il aurait fallu constater ce fait dans le temps que chaque tribu occupait encore son territoire propre ; mais alors les squatters américains s'occupaient davantage à planter des cannes à sucre et à récolter du café, qu'à barbouiller du papier à propos des sauvages. A cette époque, il n'y avait que le vieux monde qui bâtît des théories sur l'origine du nouveau ; il avait le tort de s'en occuper au coin du feu. — Pour en revenir au peuple chippewayan, bien que je doive constater en lui une tendance à descendre vers le Sud, je ne puis voir en cela un des courants d'immigrations en question. Il faut se rappeler tout d'abord que les Indiens mènent la vie nomade des anciens patriarches, et que, par conséquent, il leur est difficile de tourner toujours dans le même cercle et de battre toujours le même pays. Ensuite, n'est-il pas naturel que leur curiosité, piquée par les récits des métis, qui leur dépeignent le Sud comme un pays de cocagne, les porte à descendre vers des contrées où ils savent que la Compagnie livre à meilleur marché ses marchandises, et partant paye plus cher les pelleteries? Je puis constater que ce n'est même que ce mobile qui porte les Montagnais à

se diriger vers le sud D'ailleurs, qu'un changement survienne dans le tarif des forts de traite, et le mouvement se trouve aussitôt contre-balancé par une conversion ascensionnelle vers le nord. Si des Montagnais proprement dits de l'Ile-à-la-Crosse se sont transportés jusque sur les rives de la rivière Kisiskatchawan, d'un autre côté des Castors sont montés au lac des Esclaves ; si quelques Couteaux-Jaunes sont descendus sur les bords de la rivière du lac aux Buffles, en suivant une diagonale inverse à celle des anciens courants d'immigration, par contre des Montagnais d'Athabaskaw chassent maintenant avec des Couteaux-Jaunes du lac Aylmer. Les Tsakivel-ottinè, qui portaient l'année dernière leurs fourrures au fort Rae sur le lac des Esclaves, se rendent actuellement au lac du Grand-Ours, c'est-à-dire à plus de cent cinquante lieues au nord du lac des Esclaves ; les Loucheux, qui autrefois remontaient le fleuve Mackenzie jusqu'au 66e degré de latitude, sont loin aujourd'hui de s'en approcher. Enfin les Indiens des Montagnes Rocheuses (versant oriental) portent le produit de leurs chasses tantôt au fort Simpson, dans le sud, tantôt au fort Good-Hope ou au fort Mac-Pherson, dans le nord, franchissant ainsi, comme en se jouant, une distance de près de trois cents lieues. Dans tous ces cas, c'est l'amour du lucre, c'est l'intérêt qui déterminent les Indiens à ces marches et contre-marches sans fin ; mais de là à une propension régulière vers le sud, il y a loin. Du temps de Mackenzie, de Hairne et de Back, comme aujourd'hui, les Esquimaux occupaient les rives de la rivière de cuivre (Copper-mine River) et de la rivière Tsatchôwètchos (*Back River*), à l'embouchure de la rivière Mackenzie. Ils n'ont nullement progressé depuis Vit-on jamais les Carriers et les Chinouks de la Colombie britannique et de l'Orégon traverser les Montagnes Rocheuses, pour s'abattre dans nos incultes contrées? C'est pourtant ce qui devrait avoir lieu si ces courants d'immigrations existaient. Pourquoi la cause qui les eût provoqués se serait-elle arrêtée, alors que le commerce des blancs et l'amour des voyages sont autant d'appâts pour les tribus indiennes?

Une preuve de plus contre ce système nous est encore

fournie par l'étude du langage. Nous avons constaté, en effet, que le *th*, sous toutes ses formes, employé par les Montagnais proprement dits et par leurs voisins de l'Ouest, les Castors, disparaît complétement dans le dialecte des Esclaves, qui le remplacent par le *w*, le *fw*, le *kw*, le *kfw*, pour se retrouver encore dans le langage des Loucheux. Il en est de même des finales montagnaises *tset* et *ak*, qui se changent au lac des Esclaves en *tser* et *as* pour redevenir encore *tsed* ou *tset* et *ag* ou *ak* chez les Peaux-de-lièvre et les Loucheux. Il résulte de cela qu'un grand nombre de racines du dialecte de l'Ile-à-la-Crosse (55° de lat. nord) ont plus d'affinité avec le dialecte de *Peel's River* (67° de lat. nord) qu'avec tous les idiomes des tribus plus rapprochées, quoique ces deux contrées soient séparées par une distance immense. Je me permettrai de citer quelques preuves de ce que j'avance[1].

Je ne connais le dialecte des Castors que par quelques prières composées par le R P. Faraud (actuellement évêque d'Anemour) et que j'eus l'occasion de copier à mon passage à l'Ile-à-la-Crosse. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque trois ans après, me trouvant au fort Anderson ou des Esquimaux, je pus constater avec ce peu de paroles des analogies frappantes entre l'idiome de cette nation qui habite les prairies méridionales du Vermillon (du 55e au 60e degré de latitude nord et 115e degré de longitude ouest de Greenwich) et celui des Neyègottinè et des Loucheux, les plus septentrionales des tribus montagnaises (69° de lat. nord et 126 à 130° de long. ouest), tandis qu'ils diffèrent complétement dans les mêmes vocables d'avec leurs plus proches voisins, les Montagnais proprement dits et les Esclaves[2].

Si nous ne nous faisons illusion, ces petits vocabulaires comparatifs, qu'il ne serait pas difficile de rendre complets, sont à eux seuls une preuve : 1° que le langage montagnais s'est formé ou plutôt déformé et divisé en Amérique même ; 2° que les courants d'immigration en ligne diagonale du nord-ouest au sud-est n'existent pas, mais qu'il y a eu scission des tribus

[1] V. le 1er tableau, page 527.
[2] V. le 2e tableau, page 527.

et radiation autour d'un centre; 3° que la langue mère des Montagnais a disparu, et que chaque nation ne possède que des lambeaux de cette langue qui, réunis, reformeraient peut-être la souche de tous leurs idiomes; 4° que l'on ne peut attribuer les rapprochements singuliers du langage que nous avons constatés au commerce des Indiens entre eux et au voisinage, puisqu'il existe divergence de dialectes entre les tribus les plus voisines et affinité avec celles qui sont les plus diamétralement opposées.

Quelques-uns de nos devanciers dans le pays ou de nos collaborateurs dans l'apostolat, devant la science et l'expérience desquels nous nous effaçons, s'étonneront peut-être que nous considérions la langue mère des Montagnais comme perdue, et que nous ne regardions pas le langage des Montagnais proprement dits (Chippewayans) comme la souche et la clef des autres dialectes parlés dans cette grande famille. Le fait est que nous ne voyons pas plus de raison à admettre l'idiome de ces derniers pour langue mère que celui des Peaux-de-lièvre ou des Loucheux, vu que si dans chacun des idiomes, il y a identité parfaite dans un grand nombre de termes, il y a aussi dans chacun d'eux des lacunes qui ne sont remplies que par les dialectes voisins. De telle sorte que certains sont riches en vocables sur un point où tel autre est fort pauvre et *vice versâ*. Il en est de ces différents idiomes ce qu'il en serait de l'italien, de l'espagnol, du provençal et du français, si le latin s'était perdu même comme langue morte. On constaterait sans doute entre chacune de ces langues des analogies frappantes, mais il resterait toujours dans l'esprit de l'observateur un grand embarras pour décider à qui est la priorité. C'est justement ce qui a lieu pour le Montagnais. Citons quelques exemples pris entre mille. Les Peaux-de-lièvre et les Loucheux appellent la viande *chi;* les Montagnais proprement dits lui donnent le nom de *ber*, et cependant ces derniers expriment l'action de manger (à la 1re personne) par *Chestᶜi*. Bien que ce verbe soit composé, nul Montagnais ne pourra l'analyser, parce qu'il ne connaît point la racine *Chi*. Pour les Peaux-de-lièvre, il n'y a nul embarras :

l'action de manger s'exprime naturellement, et dans leur idiome, par *Chièht*^{c}*i* (j'introduis de la viande). C'est donc le montagnais proprement dit qui se trouve ici en défaut et qui est complété par deux idiomes étrangers. Autre exemple : les Loucheux appellent l'eau *tchou*, tandis que dans les autres idiomes elle est appelée *t*^{e}*u* ou bien *t*^{c}*i*. D'où vient cette divergence ? Un Loucheux ne l'expliquera pas ; mais un Montagnais ou un Esclave vous diront que les Loucheux ont appliqué à l'eau en général un terme qui, en montagnais *tchau* et en Esclave *tchou*, ne convient qu'à l'eau tombante, c'est-à-dire à la pluie. Ici donc le loucheux se trouve redressé et complété par le montagnais. Dans ce dernier idiome, il y a rapport logique et même de simple consonnance entre les mots : *tsèkwi*, femme ; *tsèankwi*, vieille ; *ênnêdhêkwi*, vieillard ; *sekwi*, enfant ; *éttedèkwi*, jeune fille ; *tchélékwi*, jeune homme ; mais les mots : *déne*, homme (*homo*) ; *ténèyri* mari ; *tséyaûnê*, époux, se trouvent perdus au milieu de tous ces noms en *kwi*. Dans le dialecte des Peaux-de-lièvre, au contraire, il y a union de consonnance parfaite entre : *Nè*, terre ; *dènè*, homme ; *dénéuliné*, mari ; *tsèynùnè*, époux ; *Yeunênê*, femme ; *tséyunè*, vieillard ; *tsintanè*, enfant. Mais que viennent faire au milieu de cette kyrielle de *nè*, les mots *étewekwi*, vieillard ; *tchilèkwi*, jeune homme, dont la finale est montagnaise ? Ce désordre du langage n'est-il pas une preuve que la langue montagnaise s'est formée en Amérique telle qu'elle existe actuellement ? Si je ne craignais de sortir de mon sujet, je ferais remarquer que les mêmes phénomènes étymologiques se rencontrent dans la langue si étendue des Innoït ou Esquimaux. On n'a qu'à consulter à cet effet l'atlas ethnographique de Balbi ; on y voit qu'il y a souvent bien plus d'identité entre le dialecte des Innoit du Groenland et celui des sédentaires Tchuktchis asiatiques, qu'avec celui des Innoit du Labrador ou de la presqu'île de Melville, qui sont pourtant voisins du Groënland ; tandis que d'autres fois cette analogie se remarque entre ces derniers et les Aléoutiens, tandis qu'il y a moins de rapport de langage entre ceux-ci et leurs voisins, les Tchukatchi.

Nous conclurons ce chapitre déjà trop long, par quelques exemples tirés de l'ouvrage précité du capitaine Bathurst, dont nous avons recueilli nous-même les termes [1].

Good-Hope, 2 janvier 1866.

VIII. — LIENS SOCIAUX

La grande famille montagnaise n'est constituée ni en république ni en petits États ; elle se divise en tribus qui se subdivisent en diverses bandes parfaitement indépendantes les unes des autres, et ne reconnaissant d'autre maître, après Dieu, que la volonté individuelle de chacun. Point de roi, point de lois, point de juges. Nul n'y réprime les abus et chacun y vide sa querelle. Si quelques tribus ont un ou plusieurs chefs, ils n'y jouissent que d'une influence très-faible et d'un titre honorifique dont toutes les fonctions consistent à régler l'ordre des chasses, à discuter l'opportunité des voyages aux forts de traite, à répartir entre leurs jeunes gens les marchandises obtenues par la traite, et surtout à parler comme de vieilles femmes ; c'est principalement à la longueur des harangues que l'on reconnaît un chef. Nous pouvons constater en maintes circonstances que les sauvages ne se croient pas inférieurs à leurs chefs et ne leur cèdent en rien, tandis que ceux-ci, au contraire, afin de conserver leur poste et de jouir de la popularité, s'épuisent en largesses vis-à-vis des jeunes gens qu'ils appellent pompeusement leur suite : *sesk'énéu*.

Eu égard à cet état de choses, on croira peut-être que nos Indiens vivent dans de perpétuelles hostilités et dans des transes continuelles. Loin de là, leur douceur est telle, que malgré l'absence complète de freins sociaux, il ne se commet ni meurtre, ni atteinte à la propriété, ni violation grave des lois qui régissent les sociétés civilisées. Autant les autres Peaux-Rouges sont vindicatifs, autant les Montagnais sont doux et débonnaires ; les rixes et les querelles n'y sont communes qu'entre époux, et la vengeance ne s'y exerce que vis-à-vis des nations étrangères et ennemies. Les blancs ont sur

[1] Voyez le 3e tableau, page 527.

PREMIER TABLEAU.

		CANOT	ALÈNE.	AMORCE.	OS	SOUVENT.	SEUL.	RENARD.	AURORE.
Montagnais	Ile à la Crosse, 55°....	ttsi	thacl	ttsèn	tthèn	elçanè	shani	nauguidhé	yaçinlkçan
Esclaves .... Peaux-de-lièvre . ..	Nation qui les sépare..	ella	ehttchu	djyn	kfwen	kuntclan	fwati	yakfwèn	ropa
Loucheux..........	Peel's River, 67......	ttsi	tha	ttsen	tthèn	niçanè	shanè	nagadhè	yaçankçen

DEUXIÈME TABLEAU.

	SUR LA TERRE.	SEULEMENT	PÈRE (VOC.)	NE PAS.	HIVER.	AUTOMNE.	BEAUCOUP	ÉLÉMENT DU FUTUR
Castors 55° de latitude nord.... . ..	tiyèkè	zjiou	tcié	adu (initial)	yakè	atoutlan è	mctlun	èssi
Montagnais (nation intermédiaire à laquelle on doit joindre les Esclaves)..	nènèkè	oyi	sètcain	illé (final)	çayè	çayttarin	clan	walili
Peaux-de-lièvre Neyègottinè et Loucheux (69° de latitude nord-ouest)..	tiyekè	zjou	tcien	adu (initial)	jyakè	tigotlan ê	inctlun	aèssi

TROISIÈME TABLEAU.

	SOLEIL	FEU.	CINQ.	DEUX.	TROIS.	LUNE.
Innoït ou Esq. du Groënland	sekkinek	niguek	tèdlima	magok	pingasut	kaumet
Innoït ou Esq. du Labrador...... ..	sekkinek	ikkuma	tédlima	madlerok	pingayuk	tankek
Innoït du cap Bathurst	chikinik	ignek	tallémet	mallerok	ménétchok	kaumef
Tchuktchis asiatiques.....	chekénak	annak	tallimat	malgok	pingayuk	tankuk
Tchukatchi asiatiques		ignik			mingaswek	

nos Indiens un empire absolu ; ils peuvent traverser impunément et en toute sécurité le pays; d'un geste ils se font obéir de la multitude; leurs désirs sont des lois et chacun s'estime heureux d'avoir mérité la faveur de s'en faire commander, sauf ensuite à être voués à la risée quand ils ont tourné le dos; mais qu'importe? Aussi aucune nation au monde ne porte-t-elle mieux le nom d'*Esclaves* que les Montagnais, surtout ceux qui appartiennent aux tribus des Flancs-de-chien et des Peaux-de-lièvre. Pour être impartial, il faut avouer maintenant que ces Indiens se permettent fréquemment des délits domestiques qui, en pays civilisé, tomberaient sous le domaine de la justice humaine, et qui passent impunis et inaperçus au milieu d'eux, tels que les violations de la foi conjugale, le divorce, la polygamie, l'infanticide, et certains cas de cannibalisme causés par la famine.

L'autorité du père de famille n'est pas beaucoup plus grande chez les Montagnais (je parle toujours ici des infidèles) que celle du chef. Elle ne se fait guère respecter que par la force. La femme est acariâtre, dure et revêche; les enfants sont désobéissants et ingrats ; et le père de famille n'a que ce qu'il mérite, car il est rare que lui-même ne méprise pas les auteurs de ses jours devant ses propres enfants, leur fournissant ainsi un exemple qu'ils ne manqueront pas d'imiter par la suite. Si la femme est mécontente de son mari, elle s'en venge en violant la foi jurée; celui-ci lui rend la pareille, non toutefois sans lui avoir donné un à-compte de coups de crosse de fusil ou de tête de hache. De là des querelles domestiques interminables qui finissent toujours par la séparation ou le divorce.

J'ai déjà dit deux mots du sort des vieillards; mais je n'ai pas tout dévoilé : mauvais traitements, paroles dures, moqueries, refus de nourriture, souhaits de mort, voilà ce que leurs enfants préparent à leurs cheveux blancs, en attendant leur trépas. Mais si le trépas tarde trop, si le vieillard devient infirme et impotent, bien souvent on l'abandonne dans un campement jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce fait qui paraîtra peut-être invraisemblable, n'est pourtant que trop commun,

et la rougeole épidémique, qui vient de promener dernièrement ses ravages dans nos climats, en a fourni d'affreux exemples. A Good-Hope, un vieillard à cheveux blancs a été abandonné par ses enfants, et une vieille femme septuagénaire par son fils unique. Qui pousse les sauvages à ces actes de cruelle indifférence ? est-ce la dureté de leur cœur, est-ce une impérieuse nécessité ? Les philanthropes anglais l'attribuent à cette dernière cause ; les Indiens aussi le disent. Qu'en penser ? Il est de fait que la chasse au renne exige de la promptitude dans les mouvements d'une tribu. Si l'on ne chasse, le camp en souffrira; la famine, l'horrible famine, et peut-être la mort de plusieurs s'ensuivront. Que faire ? On sacrifiera l'infirme et le moribond au salut de la tribu. On allume pour lui un petit feu dans la neige ; on dépose à ses côtés, sous un abri de branchages, un morceau de viande boucanée, et l'on part ! S'il ne meurt de sa maladie, il mourra de froid, de faim et de désespoir. Qu'importe ; il est déjà considéré comme mort et ses parents le disent : « *Otcié éllaniwèt, yènta ahentté khulu otcié éllaniwet.* » — « Il est bien mort, il paraît vivant encore, mais il est bien mort. » Le cœur ne se serre-t-il pas à l'idée d'un tel trépas, dans un tel pays ? Pauvres sauvages, jusqu'où les pousse la cruelle nécessité !

On sait quel était le sort de l'enfance au sein de Rome païenne : chez nos sauvages, l'enfant est un esclave qui doit obéir sans cesse, obéir à tous, obéir quand même. Cette tyrannie, qui est si éloignée de l'éducation chrétienne, loin d'assouplir le caractère de l'enfant, l'aigrit et l'indispose contre ses semblables, de telle sorte que, devenu homme à son tour, il exerce sa méchanceté sur ceux qui sont plus jeunes que lui, et rend la pareille aux auteurs de ses jours. Ceux-ci, comme les Romains, s'arrogent le droit de vie et de mort sur leur progéniture en bas âge. Une Loucheuse, battue par son mari, s'en venge en brisant la tête à son enfant contre les rochers ; une Esclave, une Flanc-de-chien est plus humaine ; elle se contente de ne tuer que les filles qui naissent d'elle, parce qu'une petite fille est une chose inutile. Il y a quinze jours à peine que la famille d'un Indien Peau-de-lièvre nommé le

Buffalo, se trouvant en voyage, sa femme fut prise des douleurs de l'enfantement durant la marche; elle s'écarta du sentier, creusa du pied un trou dans la neige, et y ayant déposé son enfant, elle l'enterra sous la neige et rejoignit la troupe, abandonnant ainsi à une affreuse mort et à la dent des loups le fils que Dieu lui avait envoyé. L'année dernière, un autre Indien de la même tribu nommé la *Queue-de-martre*, étant obligé de s'éloigner pour plusieurs mois de sa femme qui était enceinte, lui laissa pour recommandation de se débarrasser du fruit qui naîtrait d'elle, si c'était une fille. Cette misérable femme mit au monde un garçon, mais n'essaya pas moins de lui ôter la vie en l'ensevelissant sous un tas de peaux sur lequel elle s'assit. Telle est la famille païenne. Elle est la même chez tous les peuples.

Pour clore cet attristant paragraphe, j'ajouterai un mot du cannibalisme. La nation montagnaise n'est pas anthropophage et ne l'a jamais été. Je n'en veux pas d'autre preuve que celle de ses traditions qui a trait à la diffusion du langage. Elle indique que les Montagnais ont horreur de ce crime, puisqu'elle attribue à un acte de cannibalisme, commis par une troupe de jeunes gens, le désordre intellectuel et le trouble des idées que produisit parmi les hommes la confusion des langues. Toutefois, parmi les Esclaves, les cas de cannibalisme ne sont pas rares durant les époques de famine; la famine est, comme on le sait, la grande plaie des contrées arctiques. Il est peu de vieillards au grand lac d'Ours, à Good-Hope et dans les Montagnes Rocheuses qui n'aient dévoré plusieurs membres de leur famille. J'ai vu au fort Norman un vieillard à cheveux blancs qui en a mangé jusqu'à onze, d'abord par nécessité, puis par appétit, savoir : ses deux femmes et ses six enfants, son père, sa mère et un de ses beaux-frères. Il y a trois ans à peine, un sauvage de Good-Hope, que j'ai baptisé le printemps dernier, a mangé sa fille cadette, et aurait procuré le même sort à son neveu, s'il ne s'était enfui, durant la nuit, de la tente de ce misérable.

IX. — HABITATIONS ET COSTUMES.

Les Montagnais, peuple chasseur, sont nomades comme les Arabes et les Tartares, peuples pasteurs. Ceux-ci mènent une vie errante à cause des besoins de leurs troupeaux, ceux-là à cause des exigences de leur estomac. Leurs habitations sont des tentes ou loges de peau ***nipali***, ***naupalé***, ***nivia***, ***étchyédé***, ou des huttes de feuillage, selon que le pays s'y prête, que la saison le permet ou que la coutume l'a établi. Les Montagnais, les Castors et les Esclaves habitent trois ans des tentes de peaux de renne (*caribou*) ou d'élan (*orignal*) cousues ensemble et disposées en pain de sucre sur des perches liées en faisceaux. Les Peaux-de-lièvre et les Loucheux se font des tentes sphériques semblables à celle des Ichuktchis du Kamstchatka, qui sont de race esquimaude, tandis que les loges d'été des Esquimaux proprement dits ressemblent aux tentes coniques des Montagnais.

Dans les unes comme dans les autres, une épaisse couche de branches de sapin, recouverte de robes de renne, de bison ou d'ours blanc, suivant les lieux, forme le plancher, la table, les siéges et le lit. Au milieu, est placé le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture ménagée au sommet de la tente. En hiver, ces habitations sont rechaussées, tant en dedans qu'en dehors, par un ados de neige, afin de les rendre plus chaudes. Toutefois, ces demeures de l'habitant du désert cumulent toujours le double désagrément d'être froides quand le temps est serein et sombres en tout temps. Aussi les Indiens ont-ils pour habitude de dire en plaisantant : « ***Sas-ansé lanttè se-kº nûê***. — Ma maison est semblable à la tanière de l'ours. »

Le costume des Montagnais varie de tribu à tribu, selon le mode de vie et les exigences du climat. Dans les parages du Portage à la Loche et du lac Athabaskaw, les Chippewayans, habitant au milieu des Crees qui sont de race algonquine, portent comme eux la blouse de chasse courte et taillée en

rond, le pagne et les mitasses frangées retenues par des jarretières ; les femmes portent la robe de cuir à taille sous les bras et bordée de *wampungs* ou rassades. Le costume des Esclaves et des Flancs-de-chien, quoique ne différant pas de celui des Chippewayans, se fait remarquer par la profusion des ornements consistant en franges, osselets, broderies en porc-épic, lanières et breloques de toutes sortes. Les femmes ajoutent à leur robe, qui est fort courte, une sorte de pèlerine, *kocˡla, kocˡlik,* pareillement ornée et d'un bel effet. Chez les Loucheux, les hommes eux-mêmes portent cette pèlerine. Durant les grands froids, les femmes de ces deux nations se coiffent d'un vaste capuchon noir fort élevé et garni de bandes de drap rouge et de houppes.

Les Dindjyé ou Loucheux ont une grande similitude de costume avec leurs voisins du littoral, les Esquimaux ou Innoït. Ils portent des habits de peau de renne, poil en dedans ou en dehors. Ces vêtements se composent d'un sayon ou blouse, *ézjég-hik,* dont les pans échancrés fortement sur les hanches sont taillés en pointe par-devant et par-derrière, à l'instar du *Poncho* des Chiliens, la pointe de devant étant plus courte que celle de derrière. Le vêtement des femmes est semblable à celui des hommes, mais plus long et à pointes arrondies. Ces blouses sont dépourvues de capuchons, les Loucheux ne portant pour toute coiffure qu'un large bandeau de rassades bleues et blanches, qui court d'une oreille à l'autre et dont les pendeloques flottent sur les épaules. Ce diadème n'est plus aujourd'hui que l'apanage des chefs. Hommes et femmes portent des culottes de peau, aussi souples et aussi blanches que la plus fine étoffe, faisant corps avec la chaussure, de manière à intercepter tout à fait le passage au froid. L'accompagnement obligé de ce costume élégant et confortable consiste dans les *wampungs* ou rassades, *etsuzi, etsoy, nakay,* dont les plus prisées, parmi les Loucheux, sont les grosses rassades bleues qui sortent des factoreries russes, et les longues et blanches coquilles des genres *Dentalium* et *Arenicola,* qui viennent du Pacifique et sont aussi un objet de commerce entre les Russes et les Dindjyé. Ces rassades sont

disposées en collier autour du cou, en bracelet autour des poignets, en franges au bord des vêtements; elles descendent le long des jambes et embrassent le cou-de-pied et le jarret. Ces Indiens portent en outre à leur cou une pierre longuette de serpentine ou d'amphibole qui leur sert à aiguiser le grand poignard (*Chi*) passé dans leur ceinture. Les *wampungs* sont la principale richesse des Loucheux; ils y attachent le plus grand prix et mettent leur orgueil à en amasser des quantités qu'ils lèguent ensuite à leurs enfants. Un costume loucheux complet orné de ses *nakay* coûte de 40 à 60 *plus* (monnaie du pays), c'est-à-dire de 80 à 120 francs.

En hiver, l'habillement des Montagnais se compose de blouses de peau de renne, poil en dehors, et de mitasses ou de culottes avec poil en dedans. Mais le vêtement le plus chaud du pays est celui qui est tissé avec des lanières de peau de lièvre blanche. C'est ce costume, généralement porté à partir du lac des Esclaves jusqu'à la mer Glaciale, qui a valu son nom à la nation des Peaux-de-lièvre.

X. — MODE DE VIE ET MOYENS D'EXISTENCE.

Les trois quarts de la vie de nos sauvages se passent à la chasse ou à la pêche ; mais ici la chasse est loin d'être, comme en nos contrées civilisées, une partie de plaisir : le chasseur traîne avec lui toute sa famille, sa maison de peaux, ses vêtements, ses armes. Pour tout véhicule, il n'a, en été, qu'une frêle pirogue composée de plaques d'écorce de bouleau disposées sur une carcasse en lattes, et, en hiver, qu'un petit traîneau auquel sont attelés deux ou trois chiens maigres. Aidé de sa famille ou d'autres sauvages qu'il s'associe, il fraye à la raquette un chemin dans la neige à son équipage, jusqu'à ce qu'il trouve un lieu propre à établir son camp. Alors, après que la famille a monté la tente et disposé les hardes et provisions sur un petit échafaudage, il bat le pays dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'il soit tombé sur la trace de quelque bête fauve; il la dépiste, la tue, la dépèce

sur-le-champ et envoie les enfants la quérir avec son traîneau.

Pendant qu'il est occupé à la chasse, sa femme et ses enfants ont tendu des rets et disposé des lignes de pêche dans le lac voisin L'abondance règne-t-elle au logis : mon homme passe son temps dans sa hutte, mangeant, fumant et dormant alternativement, jusqu'à ce que, les provisions étant épuisées, la faim le force de sortir de son apathie et de se mettre de nouveau en quête de sa subsistance. Mais il arrive bien souvent que les pistes manquent tout à fait, que le poisson fuit les filets, que les lièvres mangent les lacets destinés à les étrangler, et tant d'autres causes qui réduisent l'imprévoyant sauvage à la famine. Qui de nous ne se croirait perdu dans une telle extrémité et au milieu de ces neiges? L'Indien, lui, ne s'en épouvante pas; il ira gratter les rochers, et y ramassera une sorte de lèpre terrestre, un lichen noir et recoquillé, du genre *Gyrophora*, et de ce cryptogame bouilli, il procurera à ses enfants une gélatine douce et nourrissante. J'ai nommé le *thé-tsin* ou *trippe de roche*. Ou bien s'il est trop paresseux pour se donner tant de mouvement, il fera râcler avec un os les peaux de sa tente et il en tirera une autre gélatine nommée *élt^{r}-au^{c}l-tsin* qui prolongera sa vie. Rien ne l'épouvante ; il est blasé sur le danger à force de jouer sans cesse avec la mort.

Ce qui précède peut parfaitement s'appliquer aux Chippewayans qui vivent isolément et chassent de préférence l'orignal et le caribou ou grand renne des bois ; mais les Mangeurs-de-caribou, les Flancs-de-chien, les Peaux de-lièvre et les Loucheux, vivant par bandes sur la lisière de steppes où abondent le renne des déserts et le bœuf musqué, ont moins à redouter ces terribles famines. Ils campent d'ordinaire au bord des lacs et sur quelque terre élevée d'où l'on puisse dominer toute la nappe glacée ; puis, lorqu'un troupeau de rennes se montre sur le lac, les jeunes gens s'ébranlent et le cernent ; les coups de feu se croisent, la masse cornue se débande et se disperse, et le lac présente bientôt un émouvant spectacle. Mais le renne a la vie dure, et, comme les sauvages sont très-maladroits, il est rare qu'ils abattent l'animal du

premier coup ; il faut alors que le chasseur fasse usage de ses jambes, et poursuive le renne blessé par monts et par vaux, en brûlant beaucoup de poudre. Aussi, quand les sauvages se livrent à cette chasse, se dépouillent-ils de tout vêtement superflu afin d'être plus légers à la course.

Au printemps et en automne, c'est-à-dire après la débâcle des glaces ou avant la gelée, les Indiens guettent le caribou vis-à-vis de certains détroits qu'il doit traverser à la nage ; puis, lorsque tout le troupeau est à l'eau, les sauvages cachés dans les replis du rivage, au fond de leurs canots, débouchent de toutes parts et, entourant le bataillon qui brâme, ils frappent à tour de bras d'estoc et de taille, avec des épieux, des dagues, des harpons. C'est une véritable boucherie où l'adresse n'entre pour rien et où personne ne compte ses victimes. La tuerie finie, on pousse au rivage ces monceaux de venaison qui jettent l'abondance dans la tribu. Mais, chose incroyable, telle est l'imprévoyance des sauvages, que le plus souvent, dans ces riches occasions, ils se contentent de prendre la langue, les flancs et la peau de l'animal et abandonnent le reste aux corbeaux et aux gloutons. Dans ces mêmes tribus, on prend aussi le caribou au lacet dans de vastes enceintes en troncs d'arbres et en branchages, nommés *shil*^c^, *fwi* ou *shel*^c^ selon l'idiome des diverses tribus.

Les Indiens ne consomment jamais tout le produit de leurs chasses ; les flancs et les croupes des animaux tués sont désossés, découpés, exposés à la fumée de la tente, puis au soleil. C'est ce qu'on appelle de la viande boucanée, *ékşané* ; elle est sèche, cassante et se mange aussi bien crue que cuite. Cette viande ainsi préparée est attachée par paquets de cinq *plus*[1], et troquée dans les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson, contre des munitions de chasse et du tabac. Les langues, la graisse et les nerfs des animaux tués à la chasse sont également des objets de commerce. Mais les sauvages ne peuvent se procurer des vête-

[1] On appelle *plus* la peau avec poil du castor. C'est la monnaie étalon du pays. Sa valeur est de 2 shillings, soit 2 fr. 40 c., monnaie française. On appelle *Plus-en-viande* le castor dépouillé de sa peau. Sa valeur est la moitié de l'autre qu'on nomme *Plus-en-poil*.

ments et des colifichets de toute sorte que par l'échange des pelleteries, et c'est pourquoi aux fonctions de chasseur et de pêcheur, l'Indien ajoute aussi celle de trappeur.

La traite des fourrures nécessite de la part des sauvages de fréquents voyages vers les forts de la Compagnie. Ils s'y rendent par petites troupes en différents temps, mais n'y affluent guère qu'au printemps et en automne, c'est-à-dire lors du départ et de l'arrivée des *barges* ou bateaux de la Compagnie. A ces deux époques, toutes les tribus les moins éloignées se réunissent autour de leurs forts respectifs où elles arrivent en flotilles de pirogues (*ttsi, ella ; ttchi*), ou en radeaux (*ᶜèdhi, ᶜèni ; ᶜaon*). Dans les autres temps de l'année, ils s'y rendent sur les glaces, à la raquette. C'est à cette fin qu'ils tracent ces sentiers (*t²-nulu, t²-inlu, ghé*) si longs et si tortueux, à travers les forêts, les lacs congelés et les steppes arides. Comment peuvent-ils se diriger au milieu de ce dédale inextricable des bois? Quelle boussole les guide? A quels poteaux reconnaissent-ils leur route? Voilà autant de questions que l'Européen s'adresse en parcourant ces sentiers d'un pied et demi de large, qui, après avoir franchi tant d'obstacles, arrivent si droit au but. Mais l'Indien est aussi à l'aise dans la forêt qu'un Marseillais sur la Canebière : il connaît chaque prairie, chaque bouquet d'arbres ; il a donné un nom à toutes les lagunes et à tous les ruisseaux. La direction des bancs de neige, les couches de lichen et de mousse qui recouvrent le tronc des arbres, l'inclinaison de ceux-ci, l'aire du vent, le cours des astres, voilà son compas et sa boussole. Une coche pratiquée dans les arbres, une branche cassée, un brin de sapin planté dans la neige, voilà les balises qui lui montrent sa route, si le vent vient à combler les empreintes que ses raquettes ont laissées dans la neige.

Ici je dois dire un mot de cette chaussure. Quant à son emploi, la raquette (*ay ; ah ; èh*) ne peut être appelée chaussure que très-improprement : ce n'est qu'un plancher factice sur lequel on marche, en le traînant suspendu à ses pieds, afin de ne pas enfoncer dans la neige. Quant à sa forme, c'est simplement un cadre de bouleau ou de sapin ou même de

saule, garni d'un filet en lanières de fort parchemin, à peu près dans le genre d'une raquette à jouer au volant, d'où lui est venu son nom. Cet instrument se prolonge en pointe par derrière, et se termine par devant en ogive, en volute, ou en demi-cercle légèrement relevé. Il y a des raquettes de toutes dimensions, depuis quinze centimètres jusqu'à sept pieds de long, selon l'âge et la force des marcheurs. Tout l'intérieur du cadre de la raquette n'est pas rempli par le filet; une ouverture de trois pouces carrés est ménagée dans la partie antérieure, et le pied, qui repose aux trois quarts sur un treillis plus consistant, plonge dans la neige par cette ouverture, afin que le mouvement de bascule qui en résulte pour la raquette, facilite au genou sa liberté d'action ; ceci exige que la raquette n'adhère pas au pied, et de fait, elle n'est que suspendue aux orteils par un lien qui fait en même temps le tour du cou-de-pied. Ainsi embarrassé par ces longs instruments, l'allure du voyageur est fort lourde ; il est obligé de se balancer de côté et d'autre, en s'aidant du mouvement des bras et en imprimant au torse une sorte d'élan continu qui fatigue beaucoup les Européens dans les commencements.

Les voyages d'hiver sont bien ce qu'il y a de plus dur à souffrir dans l'extrême nord de l'Amérique ; c'est pourtant à voyager que les sauvages mettent leur plaisir. Comme le marin, ils se plaindront de leur position précaire; mais qu'on leur propose d'abandonner leurs forêts et leurs déserts, de se construire des maisons de bois, de cultiver un petit champ, d'élever des rennes et des bisons qui jetteraient bientôt l'abondance au milieu de ces villages : « Nous ne sommes pas des blancs ; nous sommes des hommes, nous. » « *Dènè idli muni!* » Voilà toute leur réponse. Il leur faut la liberté de l'oiseau, les émotions de la chasse, le doux *far niente* du camp, et ils n'auraient pas cela en adoptant notre vie sédentaire. Aussi, les réductions, telles qu'elles existent dans nos Missions de l'Orégon, ne pourront jamais s'établir parmi nos Indiens. Jamais on ne verra de village dans leur triste contrée ; jamais ce sol ne sera ouvert par une charrue montagnaise ; et, chose aussi triste à dire que facile à prévoir, cette famille in-

dienne s'éteindra misérablement et disparaîtra peu à peu comme toutes celles qui peuplaient autrefois le Canada et les États. Sans parler du passé, l'automne qui vient de s'écouler (1865) a vu mourir de sept cent quatre-vingts à huit cents sauvages des suites de la rougeole, dans le district du fleuve Mackenzie, sur quatre mille sauvages qui forment la population rouge de ce district; c'est donc près du quart de la population qui vient d'être moissonné. Qu'en sera-t-il l'automne prochain, si la petite vérole qui séjourne actuellement à la Rivière-Rouge vient promener ses affreux ravages dans nos contrées arctiques?

XI. — COUTUMES NATIONALES.

Un grand nombre des us et coutumes montagnais faisant partie de la substance des chapitres précédents, nous n'ajouterons ici que ce qui a trait aux mariages et aux funérailles.

Entre nos sauvages, encore éloignés de Dieu, le mariage se traite comme la chose la plus simple. Deux jeunes gens se conviennent-ils, ils unissent leur destinée sans plus de formalités, sauf à se séparer ensuite, s'ils se dégoûtent l'un de l'autre. L'amour et la poésie n'entrent pour rien dans ces unions; ils ne suivent en cela que le penchant de la nature et la nécessité d'avoir un aide; car, avant toutes choses, la femme est pour eux une esclave, ou pour donner au mot montagnais toute sa force, un quelque chose que l'on commande (*uènè-ê-ha*). Qu'une femme soit donc bien portante, qu'elle soit adroite, obéissante, qu'elle sache tailler des vêtements, tanner des peaux et charrier un animal, voilà tout ce qu'un sauvage recherche. Sur tout le reste, il est fort peu regardant. Comme chez tous les peuples infidèles, la polygamie était en honneur dans ces contrées; actuellement, on compte tout au plus un ou deux bigames par tribu, sauf chez les Loucheux de Youkon.

Les Chippewayans ont une grande répugnance à se marier entre parents, même éloignés; les Esclaves, au contraire, ne

considèrent la parenté déjà existante que comme une raison pour contracter des unions encore plus étroites. De là, des unions au troisième et au second, et même au premier degré. C'est à ces incestes fréquents et exécrables que l'on doit attribuer le bégayement et le strabisme qui se rencontrent généralement chez les individus de cette nation. Il existe, chez les Loucheux, une louable mais singulière coutume par rapport au mariage. Outre la division des tribus, qui est purement locale, ils ont une division nationale qui s'étend à toutes les tribus et même aux différents membres d'une même famille, c'est-à-dire que la nation loucheuse est partagée en trois camps : les *Natsin-kçè*, les *Ettchyan-kçè*, et le parti du juste milieu ou *T'indjer-atsya-kçè*. Ces tribus ne sont pas ennemies entre elles, tout au contraire, aucun des Indiens qui les composent ne peut se marier dans sa propre tribu, mais il doit choisir son conjoint dans le camp opposé. Ainsi, un *Natsin* ne peut épouser qu'un *Ettchyan*, et *vice versâ;* mais il est loisible à un *T'indjez-atsya* de choisir son parti dans l'un ou l'autre des deux camps. L'infraction à cette antique coutume est rare et considérée par les Loucheux comme un crime. Voilà pourquoi actuellement les Loucheux d'Anderson sont très-embarrassés pour trouver à se marier, vu qu'il n'y a plus parmi eux qu'un *Ettchyan*, tous les autres étant des *Natsin-kçè*.

Avant l'arrivée des Européens dans le pays, les Montagnais n'enterraient pas les morts ; ils les cachaient. C'est-à-dire qu'ils entouraient le cadavre de pieux alignés, enfoncés en terre et se joignant par le bout en manière de toit. On rencontre souvent encore dans les bois de ces tombeaux ou *caches*, au travers desquels on aperçoit des ossements et des armes, car, comme les Tartares, les Montagnais déposent avec le cadavre ses vêtements et tous les objets qui ont été à son service. Cet usage est encore pratiqué à l'insu des missionnaires, et lorsqu'ils ne le peuvent pas mettre à exécution par la crainte du prêtre, ils brûlent, suspendent aux arbres ou jettent à l'eau les hardes et les ustensiles du défunt. Son canot même est sacrifié ; on le lance au large, sans doute pour qu'il

aille rejoindre l'âme du défunt. Les Montagnais ne professent aucun culte pour leurs parents morts; ils éprouvent même une grande crainte des cadavres et se hâtent de les cacher dès que les dernières lueurs de la vie ont disparu. Bien souvent ils n'ont pas assez de patience ni assez de courage pour attendre ce dernier instant, et enterrent le moribond avant qu'il ait rendu l'âme. Les Esclaves sont les moins délicats sur ce point; il n'est pas rare qu'ils abandonnent sur place le corps de leurs parents, sans plus de façon que s'il s'agissait des plus vils animaux. Des ossements ont été vus pendant plusieurs années autour du fort Good-Hope, suspendus dans les saules ou gisant à côté du sentier, sans que personne se mît en peine de leur donner la sépulture. Il m'a fallu aller les chercher moi-même de nuit et à l'insu des sauvages, qui s'y seraient peut-être opposés.

Les Dindjyé ou Loucheux déposent leurs morts dans un coffre qu'ils élèvent sur des poteaux à sept ou huit pieds du sol. Un guerrier ou un chasseur est enterré dans son grand costume, avec son fusil, son fourniment, son arc et ses flèches, sa dague et des colliers de rassades. Un pavillon est planté à la tête du cercueil. Cet usage se retrouve aussi chez les Peaux-de-lièvre et les Flancs-de-chien. Si le mort était chef, chaque jour ses femmes viennent pleurer, chanter et pousser des cris sous le cercueil, en pilant des colliers de *wampungs* entre deux pierres. C'est là une sorte de sacrifice offert aux mânes, *Nikyon*, du défunt. Les Loucheux ont seuls un jour commémoratif des morts qu'ils célèbrent par des danses et des festins. Ceux du fleuve Kwichpak ou Youkon brûlent le corps des morts à la manière antique; ils dressent, à cet effet, un bûcher de huit à dix pieds de haut et y déposent le cadavre que deux sauvages demi-nus, tatoués et peints de rouge, tournent et retournent dans le brasier à l'aide de longues gaules de vingt pieds de long, avec lesquelles ils lui percent les flancs. Les cendres sont ensuite enfermées dans un sac de cuir et pendues dans un sapin. Mais ces usages disparaissent de plus en plus devant la Croix et l'Évangile. Les Indiens, qui imitent les blancs en tout, tiennent maintenant à

être ensevelis comme eux et à dormir leur grand sommeil entre quatre planches et à l'ombre de la Croix.

XII. — ARTS ET CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES.

Les Montagnais ont de l'aptitude pour les arts qui ont rapport à la vie toute matérielle de l'homme de la nature ; mais ils perdent chaque année de leur adresse naturelle, et plus ils communiquent avec les commerçants anglais, plus ils deviennent ignares et incapables de se suffire à eux-mêmes. Actuellement tout leur savoir se réduit au maniement de la hache, à la confection des pirogues d'écorce, des raquettes et des traîneaux, tous objets que la civilisation anglaise n'a pu leur remplacer par des colifichets. Bien qu'ils aient sans cesse le fusil entre les mains, il est incontestable qu'ils se laisseraient surpasser en adresse et en dextérité par un médiocre chasseur européen. Ils ne tirent jamais un oiseau ou un animal qu'au repos et en s'en approchant de fort près, encore le manquent-ils huit fois sur dix.

Est-il besoin de dire qu'ils n'ont aucune connaissance des arts libéraux? La littérature et la poésie n'existent pas chez eux. Ils n'avaient jadis aucune idée de l'écriture et de la reproduction des objets par le dessin; cependant ils ne sont pas embarrassés pour tracer la carte des contrées qu'ils ont parcourues, ne serait-ce qu'une fois, et ces dessins sont remarquables par l'exactitude des détails. Les caractères sténographiques, employés dans nos livres de prières et qu'ils connaissent aujourd'hui, ont été inventés par feu M. Evans, ministre wesleyen du fort Norway-House, près le lac Winipeg, et adaptés à la langue montagnaise par M. Laflèche, prêtre canadien.

Comme toutes les nations sauvages, nos Indiens sont passionnés pour le chant. Il fait partie intégrante de leurs danses, de leurs jongleries, de leurs festins, de leurs jeux, de leurs funérailles même, car ils ont des rhythmes pour la joie et d'autres pour la douleur. Le Montagnais ne pleure qu'en chantant. Mais bien habile qui pourrait de prime abord dis-

tinguer les unes des autres ces plaintes lugubres, ces notes mélancoliques et languissantes, suivies de clameurs perçantes, qui composent le chant des Indiens septentrionaux. On dirait que la monotonie de leurs grands lacs glacés, la solitude de leurs profondes forêts, les brumes intenses qui planent sur leurs plages désertes ont imprimé à leur esprit un cachet de tristesse et de mélancolie qui ne se traduit que par des plaintes. Et cependant, je le répète, tel n'est pas le fond du caractère montagnais.

Nos Indiens sont bien plus sensibles à la musique vocale qu'à la mélodie des instruments. Pour exciter leur admiration, il faudrait étourdir leurs oreilles des aigres clameurs du *tam-tam*, des grondements de la grosse caisse ou de la voix retentissante de la trompette. Leurs chants ne se composent guère que de sons vocalisés, des interjections *eh! eh! ah! eh! oh! eh!* ou de quelques phrases insignifiantes et qu'ils comprennent à peine. Chez les Chippewayans je n'ai trouvé qu'un seul chant dont les paroles présentassent un sens : c'est l'ancien chant de guerre des T'altsan-ottiné ou Couteaux-Jaunes. « Au bord de la grève, y est-il dit, le loup déchirera votre chair; les goëlands tourbillonneront au-dessus de vos corps comme sur un amas de poisson pourri. »

Chez les Esclaves et les Loucheux, le chant avec paroles est très-commun, surtout chez les derniers, qui passent pour être les meilleurs chanteurs, comme leurs voisins les Peaux-de-lièvre pour les plus forts jongleurs, et les Flancs-de-chien pour les plus infatigables danseurs. Tous ces sauvages n'ont d'autres instruments de musique que le flageolet et le tambour de basque.

Leurs connaissances scientifiques sont très-bornées. Ils divisent le temps par lunes (*sa-béni; cha-bémen; chyé-vènan*). Voici le nom de ces mois avec leurs corrélatifs en loucheux, peaux-de-lièvre et montagnais [1].

Nos Indiens ne sont point du tout avancés en astronomie, on le pense bien ; toutefois ils en connaissent autant sur ce point que nos paysans de France. Ils possèdent dans leur vo-

[1] Voyez la page suivante.

	LOUCHEUX.	PEAUX-DE-LIÈVRE.	MONTAGNAIS.
	—	—	—
1. Soleil où les chiens se chauffent...........	vènanc-lèn-tchitcho	etsèn-guncha	. . . .
2. Soleil de glace....	tcadha-chyè	bezi-cho-dein-a	ni-sa-tsèlè.
3. Soleil du grand aigle.....................	chyèzètchè-chyè	llin-chè-tèwè	ni-sa-tchoʔ.
4 Soleil où l'on chasse avec les chiens	vènan clèn-yitchi	aza-tcho-ay	bèni-clin-tsèlè.
5 Soleil de la débâcle des glaces............	venan-clyn-tidjyè	bèmè-tcègocin	tcen-ttsi-kké-naīnzalè.
5 Soleil où les outardes pondent......... ...	vènan-atoʔwo	egcèzjè-guncha	bèni-ègc-èzè.
6. Soleil où les oiseaux muent..	vènan-yèdèttchadh	taʔunzjè-assèlè	bèni-ètlchèdhè.
7. Soleil où le soleil sort de dessous terre......	vènan nan-ènèltchité-éy	taʔunzjalè	bèni-naīlèli
8. Soleil du rut des rennes.......	vènan-tutchill	llin-yatcin	bèni-tsi-èli.
9. Soleil où l'on chasse le renne..............	vènan-nic-liyutiya	èchyn-guncha	bèni-nal-assi.
10 Soleil chaud...	nikuticha-chyè	nintlsi-rassèlè	nilttinsatsèlè.
11. Soleil des chèvres de montagnes....... ...	tivi-chye	nintlsi-zachó	nilltsi-sa-tchôʔ.
12. Soleil où le soleil est sous terre.	vènan-chyè-nakudhel	tazetsin-tadeazjè-cha	. . . .

cabulaire les noms de la Grande-Ourse; *Yédhtaa-thèn; Yétha;* et de la Petite-Ourse; *Yédhataa-tsélé; Yéhta-selé; Yèta-tchèk;* d'Orion : *Yedhtaa-tchè*; *Dénintchyé* ou le Vieillard; *Wéya,* des Pléiades; *Ya-intel*; *wégu;* et enfin de Vénus : *Thèn-thosè; Béksa-yékay; Tseynnè-cho-wéné* ou Étoile de la femme. Les Montagnais du Sud nomment les aurores boréales : *Naélk^r ay*, et les Loucheux, *Yik^r an*, c'est-à-dire : *aube.* Les Esclaves les appellent blanc vêtement du ciel : *Tayu-K^{r}ay.* Ces derniers prétendent, avec les Laponais et les Tongouses, que ce sont les esprits des méchants qui exécutent des danses célestes. D'autres pensent, comme les Finlandais, qu'elles ne sont que la réfraction de la phosphorescence de la mer. Et, d'après le témoignage de Hearne, qui parcourut le pays de 1769 à 1772, les Montagnais de Church-Hill ou Thé-ottiné croient que la lueur des aurores est causée par de grands troupeaux de rennes célestes, et, en conséquence, ils nommaient ce phénomène : *Ethèn*, c'est-à-dire renne. Pour comprendre ceci, il faut savoir qu'en nos climats arctiques il se dégage des peaux, par le moindre frottement, quantité d'étincelles électriques; les rennes émettant cette lueur que produit l'électricité en se frottant les uns contre les autres, les sauvages pensent que telle est la cause de ce brillant météore.

La vertu et l'usage des simples sont choses complétement inconnues à nos Indiens. En cas de maladie, tout leur remède est dans la pratique de la jonglerie. Voilà toute leur médecine, et c'est aussi le nom qu'ils lui donnent. Il n'en est pas de même de la chirurgie. Habitués, dès leur enfance, à manipuler, déchiqueter, découper et désosser les animaux qu'ils tuent à la chasse, ils connaissent parfaitement, par analogie, toutes les parties du corps humain ; il n'est pas de muscle et de veine qui n'ait place dans leur vocabulaire, et ils pratiquent entre eux, de sang-froid, des opérations qui effrayeraient plus d'un carabin. Ils se saignent fréquemment et d'une façon inouïe : après s'être fortement serré le bras avec une lanière, ils se passent des alènes ou des arêtes qu'ils ont soin d'assujettir au préalable dans un morceau de bois fendu, à travers les veines des mains, gonflées outre mesure. Quand cette sai-

gnée ne répond pas à leurs désirs, ils écartent les cheveux du patient depuis l'occiput jusqu'au front, et avec la pointe d'un couteau bien affilé, ils lui fendent la peau de la tête. Les Loucheux, qui sont les plus habiles, pratiquent encore une autre opération contre les calus du genou provenant des longues marches. Ils découvrent, de chaque côté, les jointures de la rotule, glissent par-dessous la lame de leur long couteau, et à sa suite une plume de cygne qu'ils promènent de part en part jusqu'à ce qu'elle ait entièrement nettoyé le genou de la partie céreuse ou périostique qui s'y est agglomérée. Toutes ces opérations et beaucoup d'autres se font avec la plus grande adresse et un sang-froid qui ferait honneur à un habile praticien.

XIII. — DIVERTISSEMENTS.

Aux sauvages, âmes d'enfants dans un corps de géant, il faut les noix et les jouets de l'enfance. Nos Indiens sont donc passionnés pour le jeu, la danse et les bouffonneries ; leurs amusements favoris sont le jeu de mains, le tir des flèches, les bâtonnets, la paume, la pelote, la perche et la berne.

Le jeu de mains (*Udzi*) est un jeu de hasard algonquin qui, des Crees, a été importé chez les Chippewayans, les Castors et les Flancs-de-Chien. Il s'accompagne de chants et du tambour, et ressemble à peu près à la *mourra* des Italiens. Il consiste tout simplement à deviner dans quelle main le ou les partners tiennent caché un objet quelconque ; mais les sauvages, qui ne savent rien faire sans grimaces et grotesques bouffonneries, accompagnent ce jeu si simple de contorsions et de gestes ridicules, se balançant et s'agitant comme des démoniaques en présentant les mains à leurs adversaires. C'est, en somme, un triste cadeau que les métis ont fait à nos Indiens. Ceux-ci s'y adonnent avec fureur, jouant sans trêve ni repos, et le jour et la nuit, et y perdant quelquefois tout ce qu'ils ont gagné pendant une année de chasse et de traite. Aussi ce divertissement est-il interdit à nos chrétiens.

Le plus intéressant, le plus comique des jeux indiens, est la *berne* des Loucheux, qu'on croirait être renouvelée des Espagnols. Plusieurs Loucheux se saisissent de gré ou de force d'un étranger ou d'un de leurs camarades, et le placent sur une peau tannée d'orignal dont ils tiennent les bords. Puis chacun tirant à soi la peau sans nullement la secouer, il en résulte un mouvement élastique de va-et-vient qui fait rebondir le patient. D'abord il ne fait que de petits sauts, qui augmentent toujours à mesure que l'élasticité devient plus grande. Bientôt le malheureux est lancé à dix et quinze pieds en l'air. Il retombe sur la tête, sur le ventre, assis, debout, les jambes en l'air, pour remonter et retomber encore. A ses cris désespérés se joignent les rires frénétiques des joueurs, les trépignements des spectateurs qui font de ce jeu la scène la plus animée et la plus sauvage qui se puisse voir. Il est des Loucheux fort adroits qui se font berner volontairement, et sans en souffrir, vu que par leur légèreté ils retombent toujours sur leurs pieds, et font des bonds prodigieux sans jamais dépasser les limites de la peau.

Les Montagnais de toutes nations sont aussi passionnés pour la danse que pour le chant. Mais quelle danse ! Qu'on se figure une foule de tout âge et de tout sexe, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, trottinant en cercle autour d'un grand feu, les uns à côté des autres, le corps voûté et leur couverture placée sur la tête ou drapée autour du corps ; ils sautent lourdement en accompagnant leur mouvement rotatoire de convulsions d'épileptiques ; en même temps ils hurlent des *ah ! ah !* et des *eh ! eh !* à fendre la tête, aspirant violemment ces syllabes, comme si la respiration leur manquait tout à coup. Dans ces mouvements, ils imitent les gestes et l'allure de l'ours, qui joue un grand rôle dans toutes leurs légendes, et qu'ils entourent, comme les Kamstchakdales, d'une vénération superstitieuse. Toutes ces noires et fantastiques figures, qui tourbillonnent dans une demi-obscurité, passent et repassent devant le feu comme des ombres chinoises ; leurs cris lugubres, qui vont toujours *crescendo*, sont répétés par les échos et ajoutent au caractère sauvage de cette danse. Ce divertissement offre peu

ou point de dangers pour les mœurs; il a, d'ailleurs chez nos Indiens, la valeur d'une cérémonie officielle et publique, vu qu'ils ne s'y adonnent que dans les grandes solennités, comme celle de la réunion des tribus dans les forts de traite, l'heureux succès d'une grande chasse, l'arrivée des barques de la Compagnie, etc., etc.

Telle est la famille montagnaise, dont j'ai essayé d'esquisser ici le portrait. Comme on le voit, ces Indiens sont loin d'être des héros. Il n'est point de petit paysan de nos montagnes de France qui ne les dépasse, je ne dis pas seulement en vertus chrétiennes, cela se conçoit, mais même en vertus humaines. Ils ne sont tels que parce qu'ils n'ont d'autres lois que le *moi*, que cette raison qu'on se plaît tant à exalter et dont on voudrait faire l'unique mentor de l'humanité. Pauvres gens! si nous n'écoutions, nous aussi, que la voix de la nature, au lieu d'amour et de compassion, nous ne ressentirions pour eux que du mépris et de l'aversion. Mais il n'est point permis de ne pas aimer ces pauvres sauvages, créés, eux aussi, à l'image de notre commun Père, et pour qui Jésus-Christ a donné son sang. A la dureté et à la grossièreté de la matière, on pourra juger des difficultés du travail de l'ouvrier. Ces difficultés sont nombreuses et accompagnées de fort peu de consolations naturelles; mais tel ne doit pas être le mobile de la vocation du Missionnaire et surtout de l'Oblat de Marie-Immaculée que notre bien-aimé et défunt Père a adressé aux âmes les plus délaissées. Le zèle des âmes, voilà le vrai mobile de ses démarches; oui, le zèle des âmes pour l'amour de Dieu, à qui seul soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Amen.

